

18h30

Inouïe auguration

Visite des installations vidéo
Cocktail poétique et musical.

20h30

Soirée d'ouvertures

*Vers le large de nos inquiépoétudes, vers
le lointain de nos impatientes complicités,
vers l'étendue de nos irrésistibles passions.*

L'enchantement

*Rien ne doit dispenser la vie d'être absolument
passionnante. Nous cherchons dans les mots,
dans les images, dans les sons, dans les attitudes
les instants d'une fête de la pensée, un chant de
convictions fragiles, une éternité donnée dans une
précaire création matérielle, un réenchantement
de nos corps.*

Les paradoxes du photographe ou une photographie silencieuse

de Dominique COMTAT (Suisse, 1998) 30'
Film 16mm, couleur. Le film confronte la
photographie aux nouvelles technologies
et au mode de vie d'aujourd'hui.
Un photographe s'est retiré du monde de
la photo pour s'installer dans un petit village
des Alpes de Haute-Provence. Il nous montre
ses photographies, des portraits, en les
commentant. Ce commentaire fait place
à un monologue puis à un monologue intérieur
où il fait part de ses considérations sur
la photographie, les images de synthèse,
le monde actuel.
Petit à petit, tout au long du film, l'œil attentif
découvre, par différents indices, un tout
autre aspect de ce qui se présentait comme
un documentaire.

Tahoka

de Kinga ARAYA (Canada, 1999) 8'
Performance, une journée à traverser le lac
Tahoka asséché au Texas.
L'image d'une pensée qui se dérobe.

Un bain saisonnier

de Frédéric LAVOIE (Canada, 2001) 2'23
Exténuée par la chaleur du désert, prise au
piège dans une tempête de sable, une fille
s' imagine prendre le bain avec des canards
alors que d'étranges inconnues se mêlent
à la partie.

Sept bœufs tapent l'incrust

de Vincent LEVY (France, 1995) 3'20
Deux cartes postales poétiques sur Paris
réalisées en collaboration avec le collectif
« La charrue avant les bœufs (faut pas mettre) ».

New York

de Noemie SJÖBERG (Suède, 2001) 13'
Parfois les choses les plus simples et les plus
quotidiennes peuvent paraître étranges ou
irréelles. Cette sensation peut évoluer jusqu'à
une perte de repère. C'est alors que je me
trouve sur la frontière « entre-deux » (réel-irréel),
ma perception du monde s'en trouve altérée,
tout est possible, tout est à remettre en
question. Et c'est à ce moment que j'éprouve
un vrai sentiment de liberté.

Silences nomades

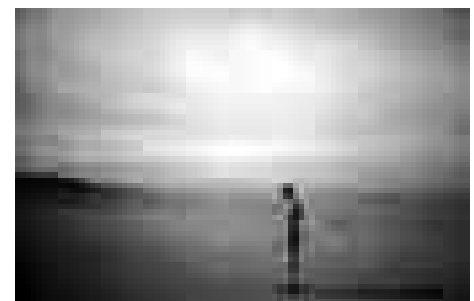
de Manon LABRECQUE (Québec, 2002) 35'38
Fougueux, furtifs et fuyants, ils se fauillent
les silences...
ceux du désert et du dedans
Mongolie...
faire les sentiers où la pensée s'apaise.

La Bara'

Pascal PRIVET (France, 2002) 16'
A Sanaa, capitale du Yémen, tous les vendredi
matin, les invités des mariages se réunissent
sur la falaise de Wadi Dar. Après les concours
de tir, ils vont danser la Bara'. Jadis,
les hommes de la tribu dansaient la Bara'
sur la place du village avec leurs invités.
Le principe est de suivre le meilleur danseur
aussi bien que possible quand le rythme accé-
lère. Ce matin-là, j'entre dans la danse avec
Hamid Al Gashelah.



Tahoka
de Kinga ARAYA



Silences nomades
de Manon LABRECQUE

10h à 18h

LES constellations d'images et de sons

Exposition d'installations vidéo et multimédia

Une installation vidéo est une constellation d'images et de sons dont la forme se modifie en fonction du déplacement de ses observateurs attentifs. La rencontre avec l'œuvre est donc avant tout physique. C'est une épreuve sensible, une expérience du regard, de l'ouïe et de la peau. C'est connaître en brûlant.

Le corps au centre de nos préoccupations.

Le corps docile. Le corps torturé. Le corps qui résiste.

Le corps qui crée. Le corps qui désire.

Le corps qui tue. Le corps qui meurt.

Le pouvoir incorporé qui limite l'étendue des expériences du corps.

Le corps mis en questions. Le corps mis en morceaux.

Le corps mis en lumière. Le corps libéré.

Ceinture de Vénus

Installation de Magali SEGHETTO

(France, 2002)

Vidéo et collage mural. Travail impulsé suite à la parution dans le journal Libération de la photo de « la première femme kamikaze » (Wafa Idris) de l'histoire du conflit Israélo-Palestinien.

Ce qui m'a poussé à faire ce travail, c'était l'opposition entre un tel acte et la « mythologie » attribuée aux femmes. Cette mythologie de la femme porteuse de vie, qui enfante, la mythologie de Vénus qui porte une ceinture contenant tous les charmes et la bonté de l'humanité, opposé à la réalité d'une femme palestinienne portant à sa ceinture des kilos d'explosifs, se donnant la mort. Je me suis interrogée et focalisée sur cette partie du corps de la femme, partie emblématique car elle contient les organes nécessaires à la procréation, partie érotisée, érotisante, dévoilée, mise en avant par les magazines de prêt-à-porter.

La photo du journal montre un corps à peine reconnaissable, entouré de policiers, l'un d'eux recouvrant le corps de la femme.

Une image mythologique en ce sens qu'elle rappelle une certaine iconographie religieuse ; un titre, « La première femme Kamikaze », sonne comme si une limite de la violence avait été franchie du fait que c'est une femme qui porte autour de sa ceinture la mort.

De cette image, j'en ai reconstitué une partie, avec des centaines d'images de ceintures de femmes découpées dans des magazines. Je les ai triées, collées sur le mur jusqu'à ce qu'apparaisse la scène du geste suspendu de ce policier recouvrant le corps.

Ce travail contient un rapport au temps :

Le temps qu'il m'a fallu pour découper ces images, le temps qu'il m'a fallu pour les coller, le temps d'une explosion comme figée par cette photo, le temps de la préparation qu'il a fallu à cette femme pour prendre sa décision, le temps du doute, de la suspicion lorsque le corps dans un tel conflit devient arme et porteur de mort. Cette suspicion, j'ai tenté de la traduire dans la vidéo, où l'on voit en plans serrés cette partie du corps avancer vers la caméra de manière lascive et langoureuse, sur un fond sonore répétitif basé sur la syncope en musique (qui suspend la note).

Sans titre

Installation vidéo de Cyril ROUGE

(France, 2002)

La dissolution d'un morceau de savon en forme de crâne dans une vasque, sous un flux d'eau variable. Le crâne apparaît au lieu d'un trou d'évacuation, fond au contact de l'eau, puis devient informe, parvient à une forme qui évoque davantage un cerveau qu'un crâne.

Respirer

Installation vidéo de Cyril ROUGE (France, 2002)

Un sein respire, tantôt avec aisance, tantôt de manière oppressée. Entre les rythmes, des femmes se noient ou sont noyées. Une version éliée et aquatique de Barbe Bleue.

Le panneau du temps qui passe...

Installation vidéo-informatique

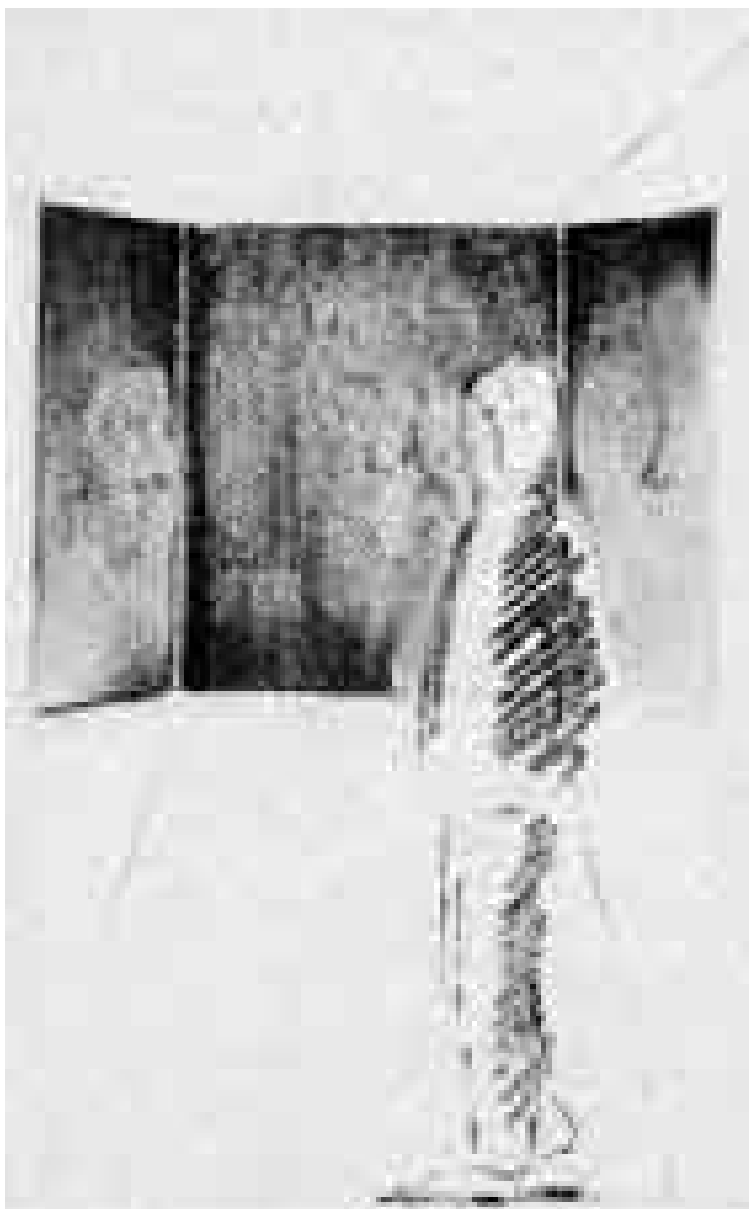
de Vincent LEVY (France, 2001)

Le Panneau du temps qui passe est une horloge visuelle et ludique. Elle enregistre votre image en direct et vous la restitue à différents moments du futur : 1 minute plus tard, 1 heure plus tard, 1 jour plus tard, 1 semaine, 1 mois, 1 saison, etc... Vous pouvez vous arrêter, contempler, donner des rendez-vous ou laisser des messages que d'autres pourront venir lire à la même heure 1 jour ou 1 semaine plus tard.

Everything and nothing

de Jayce SALLOUM (Canada, 1999-2002)

Un dialogue intime qui tourne autour des représentations d'une figure / forme (de résistance) et a pour sujet Soha Bechara, ex-combattante pour la Résistance Nationale Libanaise, dans sa chambre d'un dortoir parisien après avoir été libérée du Centre d'Interrogation et de torture d'El-Khiam (Sud Liban) où elle fut détenue pendant 10 ans dont 6 en isolement. Revoir les notions de résistance, de survie et de volonté. Raconter la mort, la séparation et l'intimité, la surexposition de l'image et du corps d'un martyr survivant qui parle doucement et directement à la caméra, confrontée à elle-même et à son image, ne parlant pas de torture mais de la distance entre le sujet et la perte, entre ce qu'on laisse derrière soi et ce qui reste. Soha Bechara est une héroïne au Liban. Des photos d'elle sont présentes dans beaucoup de maisons dans le sud et des posters d'elle étaient visibles partout dans Beyrouth quand j'y travaillais au début des années 90. Elle fut capturée pour avoir essayé d'assassiner Antoine Lahad, le général de l'Armée du Sud Liban, milice par procuration créée et contrôlée par les forces israéliennes. Je ne l'ai pas interrogée sur la torture qu'elle a endurée, ni au sujet du traumatisme de sa détention. Elle s'est fait interroger à mort par les presses européennes et arabes sur les détails de sa captivité, comment elle y a survécu, sur les conditions de détention à El-Khiam, sur les détenus et la résistance. Je suis allé la voir dans sa petite chambre de dortoir (elle étudie actuellement le droit international à la Sorbonne), pas beaucoup plus grande que sa cellule, mais qui possède une grande fenêtre dans le fond. Elle s'est assise sur son lit et je l'ai questionné sur le chemin parcouru entre El-Khiam et Paris, entre Beyrouth et Paris, sur ce qu'elle avait laissé à El-Khiam, sur ce qu'elle avait emmené avec elle, une histoire de fleurs et pourquoi elle ne les met jamais dans l'eau, quel effet cela fait d'avoir tant de demandes d'interviews, qui elle est, et quel pourrait être le titre du film entre autres choses.



de haut en bas :
MST (Message Sans Texte)
d'Helena Schmidt
Les Lentilles polies
de Sarah Morris

Ce matériel vidéo que j'ai enregistré pendant que j'étais avec elle n'est pas précieux, c'est du temps, une conversation, et une intimité intense avec une distance infiniment petite mais infranchissable.

On ne sait jamais Part 1 : Suzanne
de Pierre-Yves FREUND et Michel DELACROIX
(France, 2001)

Ce qui échappe, obéissant à des contraintes physiques irréductibles, nous oblige au jeu, au rebond. Ce qui échappe est filmé en des situations sans cesse inabouties, gestes répétitifs, souffles, regards, mouvances. Images incertaines des univers en boucle sont diffusées sur de petits écrans, et des gestes sans cesse renouvelés sont projetés à même le mur. Dans un second temps, la première phrase de livres, choix de hasard délibéré, s'associe à deux photographies figées de ce qui échappe. Chaque triptyque donne naissance à des fragments d'histoire qu'il reste à construire. On ne sait jamais...

(Voir aussi page 9)

MST (Message Sans Texte)

d'Helena Schmidt (Suède, 2002)
Cela fait longtemps que ces « messages lumineux » m'intriguent, des panneaux noirs avec des messages écrits à l'aide de diodes rouges ; panneaux d'information dans les villes... Ce texte lumineux est pour moi un message fugitif, attachant, presque hypnotisant, par ces petits yeux rouges qui défilent ou qui clignotent : un message à un instant précis. Des lettres cassées quand quelques-uns de ces diodes s'éteignent, souvent cela ne nous empêche pas de lire, de deviner le sens originel des messages. Ce sont des messages écrits par « quelqu'un » et « réécrits » par la machine. Ce sont les malentendus et la distance créée par la machine qui m'intéressent, la maladresse d'une machine, froide par son aspect extérieur, humaine par ses défauts.

(Voir aussi page 9)

Les Lentilles polies

Atelier de Sarah Morris avec des jeunes de l'École Ouverte, Manosque. (Été 2002)
Durant l'été, l'artiste plasticienne Sarah Morris a travaillé avec des jeunes de l'École Ouverte de Manosque autour du thème proposé par les Instants Vidéo : « On ne sait pas ce qu'un corps peut ». Ensemble, ils ont interrogé la représentation du corps, la vie intérieure, la vie autour de soi. Certaines images furent d'abord produites sur des carrés de tissu avec des couleurs fortement suggestives.

Ils ont ensuite réfléchi aux différentes attitudes, postures, que peut prendre le corps dans des situations soit limites (la guerre, la famine, les catastrophes naturelles...), soit plus proches de leur quotidien. De cette recherche sont nées des propositions de formes mises en correspondance avec des couleurs. Ces trouvailles sont autant d'inventions d'un langage sensible, d'un vocabulaire corporel singulier. Ce travail s'est enrichi d'une vidéo qui s'est attachée à saisir des mouvements, des parties du corps, des traits de visage des jeunes participants. Tous ces éléments ont enfin été agencés, articulés, dans un espace afin de produire une unité et former une installation. « Les lentilles polies » sont un regard inédit porté sur le corps. Elles nous semblent confirmer l'intuition de Spinoza : le corps produit de la pensée. *École Ouverte : Centre de loisirs Collège Jan Giono / Enfance Jeunesse Loisirs.*



10h à 18h

Les dispositifs éphémères

*Un espace. Un écran.
Toutes les heures, le programme change.*

Explosion

du Buiper Ware (Fujiihajime, Yoshidakazuichi)
(Japon, 2002) 4'
Montage de scènes d'explosions tirées du cinéma populaire.

Lovers

Installation de Nobuka OTSUKA
(en boucle) (Japon, 2002) 5'
Deux amoureuses dansantes.

Barometar

de Viktor DALDON (Croatie/Italie, 2001) 2'45
Danse mécanique. (en boucle)

Tableaux-vidéo

de Cyril COSSU (France, 2001) 32'
Fragments de la vie ordinaire.

Evocacion

Lilia PEREZ ROMERO (Mexique, 2002)
CD-ROM. Evocacion est un poème interactif, tactile et sonore, qui évoque la présence et le corps d'un amour perdu.

« Evocacion »

Tu
cuerpo
era un
arpa
de agua.
Tocarte
despertaba
notas
de un alma
a contrapelo.
La carne liquida
de angeles
en caída.
(Oscar Alejandro Luviano)

de haut en bas :

Respirer
de Cyril ROUGE
Le panneau du temps qui passe...
de Vincent LEVY
Ceinture de Vénus
de Magali SEGNETTO

10h30

Tristes ou risibles frontières

*En guise d'introduction :
pièce tragico-comique en un acte.*

La scène se passe ailleurs, c'est-à-dire nulle part. Le poète électronique s'est travesti pour passer inaperçu dans une assemblée de gens sérieux, gris, cravatés, chargée de légiférer la circulation des individus de la planète. Soudain, il se lève et déclare :

– Que ce soit pour changer d'air ou de paysage, pour jouir de nouveaux chants d'oiseaux ou de nouvelles préparations culinaires, pour répondre favorablement à une passion amoureuse, pour fuir une oppression politique ou économique, ou par simple fantaisie, nul individu ne doit être empêché de s'installer où bon lui semble, et pour ce faire, il devra être accueilli avec toute la généreuse attention qu'un humain doit à un autre humain. Et ce, sans plus attendre...

Rires dans la salle, c'est-à-dire en langage sérieux, pets, rots, raclements de gorge, rougeurs...

Chacun met la main à son portefeuille pour parer à toute éventualité. Le poète reprend, avant de se faire arrêter pour incitation au terrorisme :

– ...Le poète électronique ne reconnaît à l'homme pour patrie que son langage de Quetzal, oiseau sans bague ni cage. Il n'a pas les dispositions intellectuelles pour servir l'ordre de la finance, de la richesse ostentatoire (il parle bien, n'est-ce-pas ?), de la corruption et de l'humiliation de la pensée...» (il est évacué manu-militari).
Fin.

Un passeport hongrois

de Sandra KOGUT (Brésil, 2001) 72'

Je suis au téléphone, un peu hésitante :

– Allo ? C'est le consulat de Hongrie ?

J'appelle pour un renseignement... Une personne dont le grand-père est hongrois, peut-il obtenir un passeport hongrois ?

La personne à l'autre bout du fil a un très fort accent hongrois et n'est pas sûre de comprendre ma question, qui apparemment lui semble bizarre :

– Un passeport hongrois ?

– Oui... C'est possible ?

– Oui...

– Et... quels sont les papiers nécessaires ?

– C'est très compliqué.

– Il faut beaucoup de temps ?

– Oui, c'est très long. Si vous avez les papiers nécessaires... Prenez un rendez-vous et nous en reparlerons.

Cette scène s'est passée, il y a quelques mois. Je ne dis rien à personne, mais voilà que maintenant l'idée ne me quittera plus. Je vais demander à devenir hongroise.

Cette démarche administrative – la demande de passeport – sera pas à pas le fil conducteur du film. Je me retrouve confrontée à des questions pour moi essentielles, qu'est-ce qu'une nationalité, à quoi sert un passeport, de quoi héritons-nous ?



Un passeport hongrois de Sandra KOGUT

The tram part 2 de Louise BERTELSEN



14h

Balkans électroniques

Dans le premier volume de la Nouvelle Géographie Universelle (1873), le géographe Elisée Reclus écrivait ces mots prémonitoires : Fondé comme il l'est, sur le droit de guerre et sur la rivalité des ambitions, « l'équilibre européen » est nécessairement instable. Tandis que, d'un côté, il sépare violemment des peuples faits pour vivre dans la même vie politique, ailleurs il en associe de force qui ne se sentent pas unis par des affinités naturelles, il essaie de fondre en une seule nation des oppresseurs et des opprimés que séparent des souvenirs de luttes sanglantes et de massacres. Il ne tient aucun compte de la volonté des populations elles-mêmes, mais cette volonté est une force qui ne se perd pas, elle agit à la longue et, tôt ou tard, elle détruit l'œuvre artificielle des guerriers et des diplomates. La carte politique de l'Europe, si souvent remaniée depuis les âges de l'antique barbarie, sera donc fatalement remaniée de nouveau. L'équilibre vrai s'établira seulement quand tous les peuples du continent pourront décider eux-mêmes de leurs destinées, se dégager de tout prétendu droit de conquête et se considérer librement avec leurs voisins par la gérance des intérêts communs.

Le dernier Yougoslave

de Milan TOMIC (Serbie, 2002) 26'

Un « ermite du communisme » vit avec la seule compagnie des tombes de ses aïeux et du souvenir de la grandeur de son pays... A travers sa vie qui défile devant nos yeux, on devine celle de la Yougoslavie tout entière.

J'ai fait un beau voyage, je vais vous le montrer. Chapitre II

de Frédéric TACHOU (France, 2002) 18'

Un documentaire expérimental qui s'inspire d'une chanson célèbre que les tziganes entonnent tout au long du film « Qui chante là-bas » de Slobodan Sijan (1980). Ils voyagent en autobus la veille du 6 avril 1941 et arrivent à Belgrade à l'aube du jour où les bombes allemandes s'écrasent sur la ville. On entend dans la chanson : « Vers Belgrade, vers Belgrade... ». Il se trouve que dans ce chapitre II, moi aussi je vais en bus vers Belgrade, et je filme par les fenêtres. Les stigmates d'une guerre encore fraîche ont capté mon attention. C'est étonnant de voir des maisons ravagées, des villages fantômes et tout autour une nature extraordinairement belle.

Deux vidéos produites par le Centre pour l'Art Contemporain de Prishtina, présentées par François Lejault :

New York, New York

de Sokol BEQIRI (Kosovo, 2002) 2'50

Métaphore sociale en rupture de gallinacé. Vidéo galliformelle.

Who is Art ?!

de Visar MULLIQI (Kosovo, 2002) 5'30

Qui est ce putain d'art ? Je suis l'art !

Perfect marriage

de Dragana ZAREVAC (Serbie, 2001) 4'

Performance vidéo constituée d'un plan-séquence dont le thème est les relations d'un couple. L'auteur ironise sur elle-même.

In Between

de Nicole HEWITT (Croatie, 2002) 20'

Cinéma expérimental (16mm). Chaque année à Zagreb, la population vide caves et greniers dans la rue. Les objets de récupération, les déchets, les « monstres » s'animent. Le son de ce film a été saisi par Pavlica Bajsic, sœur de notre ami poète Tomica.

15h30

L'insurrection poétronique

La poésie électronique est un outrage permanent fait au bon goût des maîtres de ce monde. Elle ne fréquente les salons culturels (musées ou télévisions) qu'après avoir été aseptisée, neutralisée, artcontemporanisée. Cet acharnement répressif n'est qu'une disposition parmi d'autres de ce règlement de compte incessant du jugement officiel avec ce qui en contredit les normes.

Le poète électronique ne se pose pas en victime car il aime trop rire. Il sait que la longue nuit politique et intellectuelle où nous a jetés la réaction postérieure aux années soixante, et qui a sans doute culminé au tout début des années quatre-vingt-dix, n'est pas destinée à durer encore bien longtemps. Il sait que déjà elle est, ici ou là, entamée par une aube encore indécise. Il sait que tout est à inventer, et que ces inventions nécessitent à tous un vaste effort de pensée. La poésie électronique est invention perpétuelle d'un langage inouï pour parler le monde et le transformer.

Possible

de Gabriela GOLDER (Argentine, 2001) 14'

– Tu vas partir tout de suite ?

– J'ai dit ça ?

Un essai de déplacement possible. Une femme s'en va. Et encore, continuer, sans s'arrêter. Elle parcourt un nouveau territoire. Personne ne crie. Un moment où tout se transforme, et après les choses ne changent plus. Partir. Dans mon pays, autour de moi, l'action qui se répète toujours.

It's glamorous

de Bruno BARLIER (France, 2001) 1'45

L'humain croyait aux prophètes, désormais on croit à l'homme d'état.

I'm hungry

de Bruno BARLIER (France, 2001) 1'15

Disneyland, c'est un camp de concentration à l'envers. Au fronton du parc est implicitement inscrit « Spass macht frei », l'amusement rend libre.

Le maillon

de Pierre VILLEMIN (France, 2001) 7'

Détournement d'un entretien de Chirac avec des journalistes.

//

d'Augustin GIMEL (France, 2002) 5'

La nuit du 11 septembre 2001, après l'attaque du World Trade Center, le retour à l'ordre s'organise à New-York. Les pelleteuses envahissent les rues, les bougies et les chants apparaissent, les drapeaux se vendent au mètre.

Merejkowsky

de Pierre MEREJKOWSKI (France, 2001) 8'

Film réalisé avec une lunette-caméra.

Première tentative de la création d'un Comité de Lutte Permanent destiné à créer les conditions d'une Coordination Nationale des Comédiens.

(voir aussi page 9)

Que l'émetteur soit !

de Pierre MEREJKOWSKI (France, 2000) 19'

Voulez-vous participer à la création d'une télévision libre qui aura pour titre « Nous sommes tous les gestionnaires de notre propre proximité ? »

(voir aussi page 9)

17h

Nous ne tarderons pas à exister

Nos sociétés qui prétendent être des cultures scientifiques forment en réalité, d'un point de vue historique et anthropologique, le type de société qui a produit le plus grand degré d'ignorance que l'épopée humaine ait connu. Si dans toute culture les hommes ont possédé des techniques, notre société est la première qui soit proprement possédée par elle. L'immense majorité d'entre nous sommes incapables de savoir ce qui se passe entre le moment où nous appuyons sur un bouton et le moment où l'effet désiré se produit. Ignorants, nous sommes exilés du milieu même où nous vivons.

La possibilité de destruction totale du monde est aujourd'hui une menace militaire et écologique réelle. Les Maîtres du monde nous affirment qu'étant donnée la complexité du monde actuelle, nous n'y pouvons pas grand-chose. Ils nous informent que nous pourrions bientôt réaliser des clones humains alors que personne n'est capable de nous expliquer ce qu'est réellement un être humain. Les spécialistes de la technique, malgré tout leur savoir, s'avèrent être par ailleurs de piètres ignorants.

Le rapport au savoir et à la technique qu'inaugure le poète électronique s'appuie sur l'acceptation que nul ne peut tout maîtriser, que quelque chose toujours nous échappera. Renonçant à tout savoir, tout maîtriser, il renonce au pouvoir. Renonçant au pouvoir, il s'ouvre aux possibles.

Les machines électroniques dont il s'empare sont conçues et principalement utilisées par des marchands et des militaires. Machines de communication, machines de tristesse, machines sanguinaires, elles déshumanisent l'humanité. L'esclave a besoin de la tyrannie des machines pour justifier sa tristesse. Le poète électronique est grave et joyeux. La poésie électronique est anti-marchandise et anti-communication. C'est une clameur.

Une tendresse. Une générosité. Une barricade d'étoiles pour ceux qui ne demandent qu'à exister.

J'ai jamais lu Marguerite Duras

d'Anne Lise LARINI (France, 2002) 2'45

Ces images nous montrent ce que peut provoquer chez certaines personnes la conscience d'un manque de connaissances diverses. Atteinte du « syndrome de Marguerite Duras », elle subit depuis plusieurs années des troubles psychologiques profonds causés par la non-lecture de Marguerite Duras.

Déménagement

d'Anne Lise LARINI (France, 2001) 3'37

Chorégraphie électronique pour corps libéré.

Performances poétiques I

de Bartolomé FERRANDO (Espagne) 27'

1) Ex-ercicis - 2) In memoriam Fluxus

3) Sintaxi - 4) Xifres

5) Sobre la informacio

Performances poétiques III

de Bartolomé FERRANDO (Espagne) 4'54

A Fuencisca Francés. Poema fonetic.

Exercising with Princess Headgear

(Adjustable)

de Kinga ARAYA (Canada, 2000) 4'12

Découverte d'un véritable accoutrement de torture de fabrication artisanale. Des pièces de cuivre recourbées et polies ornent la tête de l'artiste, évoquant l'idée de beauté et l'obsession associée aux longues chevelures. Voilà un objet aussi sensuel que futile.

Foirades

de Patrick HEBREARD (France, 2002) 4'30

Ce qui commence comme une sage installation d'objets sur les murs d'une pièce se transforme progressivement en corps à corps furieux avec des objets échappant à tout contrôle.

10

de Philippe HAMELIN (Canada, 2001) 1'50

Patinage numérique...

Une souris verte – variation pour escargot -

de Valérie HUET (France, 2002) 3'

La lente, très lente agonie d'un escargot

Mi Nombre NO Es Rita HAYWORTH

de MOONA (Espagne, 2001) 8'40

Certains sujets laissent derrière eux leur identité civile pour en créer une autre. Une identité améliorée qui est la conséquence de la lutte narcissique engagée par l'individu, malgré la souffrance vécue.

This is not a bomb

de MOONA (Espagne, 2001) 0'50

Performance.

The original dance machine

de Stéphane GRANGER (France, 1995) 1'26

Proposition d'une danse improvisée jusqu'à l'épuisement physique, ou l'abandon du chanteur.

Una tarde

de Carlos TRILNICK (Argentine, 2001) 6'

L'auteur se met en scène, manipulant le sens des images. Il avance, recule. Les images se mêlent aux chemins où nous retrouvons ses pas.

The tram part 2

de Louise BERTELSEN (Danemark/USA, 2002) 3'

Performance à contre-courant à Market Street, San Francisco, Californie, USA.

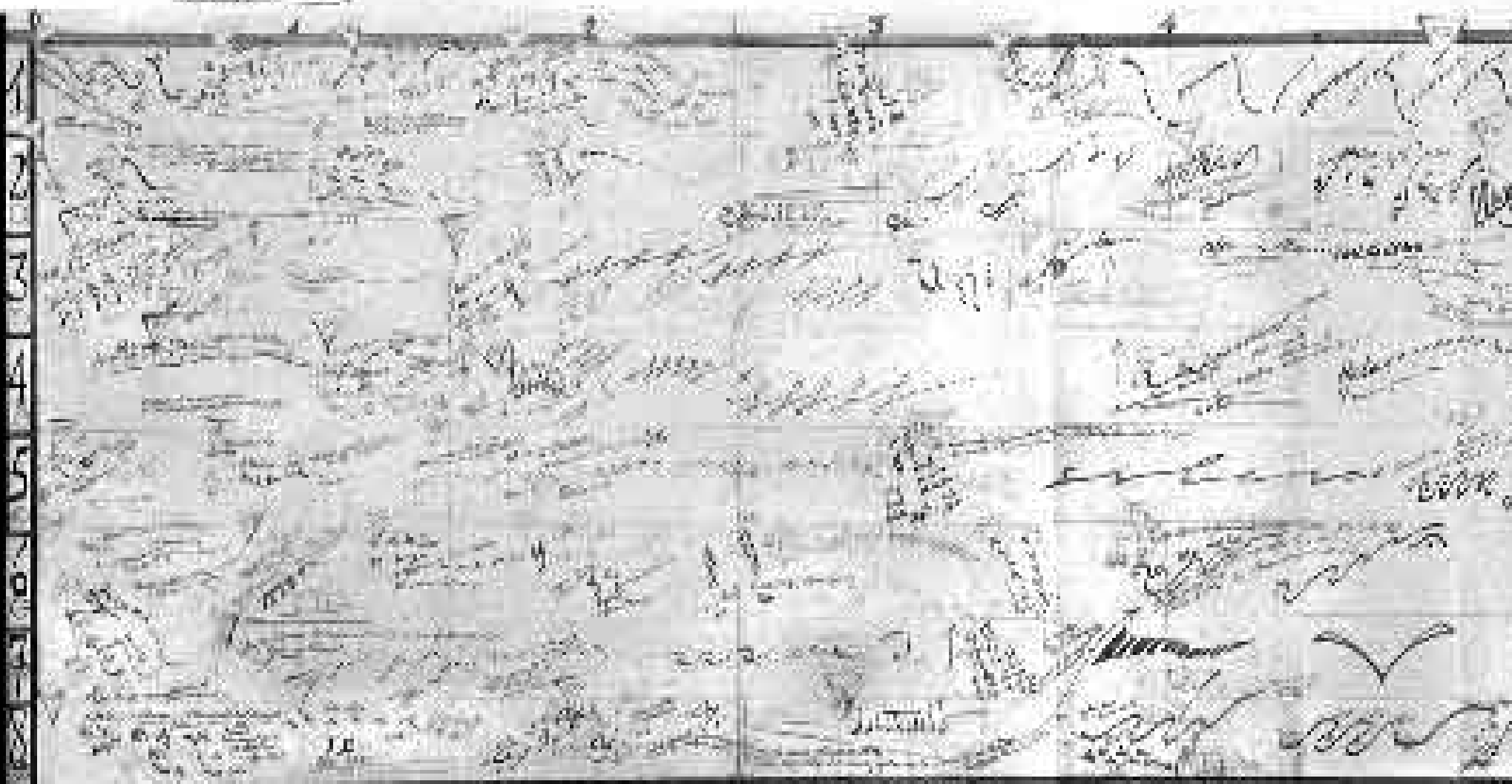


10
de Philippe HAMELIN



//
d'Augustin GIMEL

Palimpsesta



21h

Spectacle théâtrique

La poésie électronique est une in-discipline artistique. Elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas pour être vue là où on ne l'attend pas. Elle est festive. Elle est révoltée. Elle prend des notes de musique sur le calepin immense de l'imagination humaine. Elle joue quitte ou double des instruments du corps. Elle se fait tout un cinéma des passions. Elle se donne en spectacle.

À corps chanté

de Fátima MIRANDA (Espagne) 60'

Concert/Actions/Vidéo

pour les voix de Fátima Miranda.

La première fois que j'ai rencontré Fátima Miranda, ce fut à l'occasion d'un spectacle (Nuit d'encens, Rachid Koraïchi, 1994) donné en soutien aux intellectuels algériens persécutés dans leur pays, dans le Théâtre Antique de Carthage. De son corps léger et fragile a soudain jailli des chants de détresse et d'amour de baleines. Ce fut l'enchantement collectif. Nous étions atteints par l'ivresse de la profondeur poétique.

Aujourd'hui, cette artiste espagnole vient nous faire don d'un « concert/actions poétiques » où des images vidéo se trament aux voix multiples, polyphoniques et profondes de Fátima Miranda. Une œuvre grave et joyeuse qui nous donnera à voir et à entendre des forces qui sillonnent un corps, un élan vital qui se métamorphose en voix. Les images, elles-mêmes, semblent être projetées de sa bouche.

Poète sonore, poète du geste, corps en fusion, dans la forêt bruyante de la confusion, elle fraie la voie qui mène vers l'impossible volupté. La voix de Fátima Miranda déborde les cadres de l'entendement, provoque des émotions colorées, sonde les territoires inexplorés de notre imagination. Au commencement de la poésie était le souffle. Elle fut musique avant d'être enchaînement de mots. Souffle qui pulvérise les figures du monde, en défait les contours codés. « Un souffle autour de rien », dirait Rilke. « Émanations, explosions », disait Rimbaud. « La poésie, dit aussi Prigent, c'est incarner la langue dans l'intranquillité du corps qui forme ce souffle et se forme, re-né, ré-animé, en lui ». Elle hésite sans cesse entre le son et le sens.

(Voir aussi page suivante)

22h30

Comme un baiser

« La loi brise l'égalité. Mais celui qui est délivré de la loi ressent certes l'appel de son égoïsme, mais aussi l'attraction de l'esprit qui l'appelle et l'attire par amour. L'homme ne combat plus autant le péché, il accepte plutôt de se laisser entraîner dans une histoire d'amour ». En découvrant cette vidéo de Patrick de Geetere, j'ai pensé à cette réflexion du théologien et mystique Maître Eckart.

Patrick de Geetere travaille à contre-courant des modes et des idées reçues avec un acharnement qui m'enchanté. Il explore les limites. Les siennes et celles de son art. Un jour, un journaliste demanda à Renoir comment il fera quand ses doigts ne pourront plus peindre. « Je peindrai avec ma queue », répondit le Maître.

A estoria das horas, l'histoire des heures

de Patrick DE GEETERE (France, 2002) 117'

En général, on dit d'une histoire qu'elle a duré un certain temps ; quelques heures, plusieurs semaines, des années... On ne se pose pas souvent la question de savoir quelle est l'histoire de tout ce temps passé. Et d'ailleurs, passé à quoi ? A tailler une pipe, à observer le mouvement des arbres contre le ciel, à rater le dernier train à Canadian Waters, à voir des suicidés tenir encore debout, à se réveiller avec une langue qui n'est pas la sienne dans la bouche...

– Et toi, qu'est-ce que tu en penses de ces images que nous avons tournées aujourd'hui ? C'est émouvant qu'elle me demande ça, justement là, maintenant, presque dans un murmure inaudible et sur l'oreiller défait comme un drapeau en berne, comme un baiser.

À corps chanté
de Fátima MIRANDA



À corps chanté
de Fátima MIRANDA

« A corps chanté » de Fátima Miranda

samedi 9 à 21h

« À corps chanté »

Solo voice concert-scenic actions

Programme

- 1/ *Entre Nosotros - epitafio a las ballenas* -
- 2/ *Desasosiego*
- 3/ *Asaeteada*
- 4/ *Hálito - interludio en off* -
- 5/ *El Principio del Fin*

Musical composition, singer-performer, stage and videos

Fátima Miranda

Video realization for Desasosiego

Eugeni Bonet and Mayte Ninou

Video realization for El Principio del Fin

Luis Emaldi

Costumes

En Escena

Sound engineer

Faustino Rosón

Multitrack editing

Andrés Vázquez

Note : Tous les sons vocaux du concert sont naturels et résultent de techniques développées par Fátima Miranda. Les voix accompagnant certaines des pièces sont chantées par elles-mêmes en temps réel et sur plusieurs pistes. La voix est amplifiée sans manipulation électronique.



Biographie

Fátima Miranda

Trajectoires

Elle est née à Salamanque (Espagne) et réside à Madrid. Licenciée en histoire de l'Art, elle se spécialise en Art Contemporain et en architecture et publie deux livres sur ces thèmes.

En collaboration avec Llorenç Barber, elle fonde le groupe d'improvisation Taller de Música Mundana en 1979, puis le groupe de poésie phonétique Flatus Vocis Trío. C'est avec ces groupes qu'elle enregistre respectivement *Ópera para papel* et *Grosso Modo*.

Directrice de la phonothèque de l'Université Complutense de Madrid entre 1982 et 1989, le Ministère de la Culture lui décerne le Prix national de la Culture et de la Communication pour son livre *La Phonothèque* en 1985.

Dès 1983, elle effectue des recherches sur la voix et les musiques vocales des cultures traditionnelles, ce qui la mène à utiliser la voix non seulement comme source sonore du chant et de la parole, mais aussi à la convertir en instrument à vent et en instrument de percussion créés par son propre corps. Tous ces éléments forment la base de l'originalité de son langage musical.

En 1987-88, elle étudie avec la chanteuse japonaise Yumi Nara et apprend le chant diphonique mongol avec Tran Quang Hai. À partir de 1987, elle s'initie à la musique classique du Nord de l'Inde – chant Dhrupad – avec plusieurs membres de l'éminente famille Dagar. De 1983 à 1993, elle suit des cours de bel canto avec divers professeurs pour arriver à faire cohabiter toutes ces techniques vocales traditionnellement considérées incompatibles.

En 1996, on lui octroie la prestigieuse bourse DAAD et elle est invitée comme artiste résidente à Berlin par la Berliner Künstlerprogramm des Deutschen Akademischer Austauschdienst.

Durant les années 90, elle crée trois concerts-spectacles pour voix solo : *Les Voix de la Voix* (1991), *Concierto en Canto* (1995), *ArteSonado* (2000), tous trois édités en CD.

Fátima Miranda a collaboré avec Llorenç Barber, Robert Ashley, Wolf Vostell, Jean-Claude Eloy, Julio Estrada, Bartolomé Ferrando, Stefano Scodanibbio, Bertl Mütter, Rachid Koraïchi, John Rose et Hans Peter Kuhn.

Bref éloge de Fátima Miranda

Ce que Fátima Miranda, lorsqu'elle chante, exige de qui l'écoute, c'est un consentement plénier à la dispersion et au miroitement des sonorités les unes par rapport aux autres. Chacune, prise isolément, irradie dans toutes les directions possibles à partir de son propre centre. Mais sitôt qu'elle rencontre une autre sonorité, elle la surdétermine, et même tend à se fondre avec elle, en un acte que les Bouddhistes de la secte Hua-yen (en japonais : kegon) appelaient « interpénétration sans obstruction ». Fátima Miranda « saute » ainsi d'une tessiture à l'autre, d'un ambitus à l'autre, comme si sa voix était douée d'ubiquité ; et non moins surprenant est le magnétisme qu'elle dégage : par mon oreille et par ma gorge, je me sens tenu de suivre chaque saute de cette voix magique ; je dois m'extérioriser, m'échapper de moi-même pour « coller » à chaque son nouveau ; j'assume l'ubiquité de la voix écoutée en m'efforçant – tâche impossible ! – de m'identifier à son parcours, comme si mon écoute décrivait ce parcours, comme si elle écrivait sous la dictée de cette voix. Jamais, peut-être, le lien profond entre une voix et les battements secrets de qui l'écoute ne s'est fait jour avec autant d'intensité. Le génie de Fátima Miranda tient à ce qu'elle s'y entend non seulement, comme toute virtuose de l'expressivité, à mettre en scène ce lien, c'est-à-dire à faire battre les cours, mais surtout, en deçà de toute mise en scène, à multiplier et démultiplier à l'infini les coups et les palpitations du corps lui-même. Par l'unicité-ubiquité de sa voix, elle éveille, comme le disait Roland Barthes, « ce qui bat dans le corps » ; mais aussi « ce qui bat le corps » ; ou mieux : « ce corps qui bat ». La voix de Fátima Miranda, c'est le jaillissement d'un monde.

*Daniel Charles
Musicien et philosophe, Antibes, 1990*



À corps chanté
de Fátima MIRANDA

8 au 16 novembre

« On ne sait jamais part 1 : Suzanne »

de Michel Delacroix / Pierre-Yves Freund

Je ne sais pas.

L'un nomme des fragments d'ombres et des silhouettes silencieuses nées de lumières et de matières fragiles, pantins de papiers, visages d'eau qui se troublent et s'effacent à l'approche du visiteur, image de ce bloc de glace qui fond et perd sa mémoire pour offrir un devenir éphémère juste suggéré. Il nomme chaque regard, Dimitri, Rosa, Juliette et les autres. Puis l'image s'anime, devient film, sensations grises à peine perceptibles, jeu, vol de regards de personnes surprises en l'interrogation de l'image...

L'autre tente des équilibres de matières, envoie de petites photographies, ne nomme pas, dérobe des fragments d'elle pour tenter une histoire qu'il ne définit pas. Formes perdues, lumières, ombres, suggestions de ce qui fut, mémoire, et rompre l'équilibre cherché, la trace est plus importante que...

Dans l'attente inconsciente d'évènements qui devaient bouleverser sa vie, Sixte s'isole complètement.

A cette époque, Michel Delacroix et Pierre-Yves Freund travaillent à partir de lumières, et se retrouvent en une salle sombre où de petits halots lumineux dessinent des formes grises dans l'obscurité.

Cela avait commencé par une enquête en tout point banale au sujet d'un ouvrier sur le point d'être embauché.

Le désir d'un projet commun les réunit très vite. Un premier travail naît lors d'une résidence d'artistes en Pologne. Collecte de fragments, déplacement, effacement et réflexion sur la production des images, de ce premier travail naît une collaboration régulière qui accompagne et bouscule parfois les créations respectives de ces deux plasticiens. Cette errance polonaise réunit deux regards, des objets sont produits à quatre mains, un flot d'images vient documenter l'ensemble. Le questionnement, la distance et l'humour parasitent avec bonheur la conscience aiguë d'artistes face au monde. L'impondérable, l'accident vont briser un parcours trop convenu. Plus d'objet, plus d'image, trop tard... Une vidéo reste la trace revendiquée.

Recommencer ?

Il fallait un lieu, une date, des circonstances... On ne sait jamais.

Où on va dormir ?

Pour l'exposition à la galerie du Théâtre Granit, il fallait une idée de départ, une règle, la bousculer en cours de route, « imaginer Sisyphe heureux... ».

Remarque, après ce n'est pas mal non plus.

Un, un jeu, postulat originel, un objet manipulé, échangé, quête de gestes simples, activité cathartique intemporelle, le temps passe. Et l'objet échappe, les lois de la pesanteur sont irréductibles, il faut continuer, recommencer, rebondir, s'obstiner. Et l'activité dérisoire prend sens, cent fois sur le métier remettre l'ouvrage. Manier le paradoxe, ne rien inventer...

Le printemps débutait lorsque je fus autorisé à quitter le service psychiatrique.

Deux, la vidéo. Outil léger, qui colle au jeu, qui l'intègre même. Geste, la caméra passe d'une main à l'autre. Les images s'accroissent sans s'imposer, la question demeure : que choisir, que montrer ?

Mes amis je vous savais fidèles.

Trois, diffuser. Gestes, mouvances, souffles, rendre compte de cette densité, de ces instants ramassés. Changement de taille, changement d'échelle, les petits écrans LCD, écrans pour ces films, intimes, discrets. Et des projections grands formats, le visiteur est en l'écrin.

T'es pénible, Antoine.

Quatre, des triptiques, images et mots, retour à la matière, se rassurer. Des fragments déplacés issus des films, images désormais figées, qui racontent leur propre histoire, et s'associent à des mots déplacés, premières phrases de livres de séries noires, romans banals pour gestes banals. Association de hasards qui ne doit rien au hasard.

Suzanne est vieille ; elle s'endort après l'amour.

Cinq, personne ne sait qui est ou n'est pas Suzanne, une de ces formes qui traversent les images, ou juste elle, qui tente indéfiniment de quitter la scène en se jetant désespérément sur cet opaque qui nous protège du réel.

8 au 16 novembre

Helena Schmidt

« *Mon utopie, ce serait de découvrir la forme concrète, plastique, des sons ou, conjointement, le son propre aux formes concrètes : de véritables sculptures sonores* ».

Les sculptures sonores d'Helena Schmidt constituent un réseau d'échos croisés entre hier et aujourd'hui. Ces œuvres composées de médiums actuels tels le son, le plexiglas et les circuits électroniques, questionnent les malentendus générés par les moyens de communication technologiques. Le propos de l'artiste est fondé sur une interprétation mythologique réactualisée et métissée (...). La confluence du passé, des techniques et pensées contemporaines, confèrent à ces « sculptures sonores » une dimension d'intemporalité, déjà contenue dans l'essence des mythes.

Véronique Vauvrecy

samedi 9 et mercredi 13 à 15h30

Pierre Merejkowski

Deux ou trois mots que je sais de lui.

Souvent, lors de mes escapades parisiennes, je suis invité à séjourner chez Pauline et Loïc Connanski. Ce jour-là, Loïc me prévint que notre soirée serait perturbée par le tournage d'une émission à lui consacrée pour une télévision alternative parisienne. Nous étions assis dans le salon face à une télé qui diffusait des vidéos de Loïc. Un (dé)cadreur, caméra au poing, scrutait le moindre de nos mouvements, saisissait la moindre de nos paroles. Pierre Merejkowski était assis parmi nous et cherchait par tous les moyens à provoquer le débat devant un Connanski qui s'évertuait à éviter tous les pièges tendus. Pierre voulait que Loïc commente l'aspect subversif de ses vidéos. Loïc jouait celui qui ne comprend pas bien ce qu'on lui demande et proclamait n'avoir aucune conscience politique. La joute fonctionnait à merveille à cause de la complicité qui liait ces deux artistes.

Quand il fut parti, je confiai à Loïc combien m'était apparu sympathique et pertinent ce Pierre Merejkowski. Je le connaissais de réputation. Je n'avais encore jamais vu aucune de ses vidéos. Je connaissais juste le titre insolite d'une manifestation qu'il avait organisé : le festival des films chiants. J'avais aussi lu un article qui témoignait d'émissions de radio auxquelles il avait participé comme sur Radio Ici et Maintenant : « Rendez-nous nos fréquences » ou « Le douzième jour l'élue prit la parole et déclara : Je vous demande de vous taire. » Loïc m'encouragea à voir ses films et pourquoi pas à l'inviter à Manosque. Depuis, j'ai vu quelques-unes de ses vidéos et nous nous sommes à nouveau rencontrés l'an passé aux « Inattendus de Lyon ». Mon enthousiasme n'a fait que croître. Dans les salons mondains des arts contemporains, Pierre Merejkowski passe certainement pour un personnage archaïque avec ses vidéos aux titres qui claquent comme des slogans : « Le rmi, c'est la vie avec un point d'exclamation à la fin », « Nous voulons du chômage »...

Les empêchements de tourner en rond sont dans la ligne de mire des services de sécurité des ondes, des musées et des publications. Pourtant, notre société a fichtrement besoin de dé-cadreur, de généreuses insolences, d'un fond de l'air rouge et noir, d'une œuvre qui n'a pas perdu contact avec la réalité, d'une voix du partage des inquiétudes et des révoltes. À le fréquenter, nous ne pourrions que nous sentir grandis.

Marc Mercier



On ne sait jamais, part 1 : Suzanne de Michel Delacroix / Pierre-Yves Freund

lundi 11 à 14h

« L'épreuve du vide »

Note d'intention de la réalisatrice Caroline Caccavale

La rencontre avec Abdoulaye Diop Dany, m'a permis d'appréhender l'art du griot et la temporalité du conte. Abdoulaye dit : « Parce qu'après avoir été à l'Université de la Vie, le griot sait enfourcher le Coursier de la Mémoire et restituer la Parole en état de grâce. Inspiré, il sait s'adapter à l'intellect et répondre aux préoccupations de son auditoire, comme s'il l'entendait penser. Il en a cultivé le don. Il est concis. Libéré de ses rennes, le cheval peut marcher librement dans un terrain miné sans piétiner une seule d'entres elles, parce que ses sabots sont ultra-sensibles. Le griot a cette sensibilité des hommes. Connecté au Coursier de la mémoire, il sait entendre quand il hennit, se cabre, ou gratte du sabot. Il sait être l'autre. Il est la mémoire du peuple et sait la transmettre ». Puisque je voulais filmer l'intériorité des êtres et des territoires, il fallait que j'apprenne, moi aussi, à être l'autre. Comment écouter, observer, filmer l'autre, pour lui restituer la part la plus profonde de lui-même ? La prison est un espace clos qui permet de se rapprocher au plus près. J'ai proposé à Samia, Annie et Josépha un cadre pour construire l'image et

le son encore plus contraignant que le cadre imposé par le lieu même. Dans la prison, nous nous sommes déplacés dans un périmètre très limité. Contraindre encore plus la place du cinéaste, celle des personnages, du territoire et filmer la manière dont cela résiste, se libère. Dépasser ces contraintes, comme le font au quotidien ces femmes incarcérées, pour continuer à vivre. Ce que j'ai cinématographiquement exploré, c'est l'espace, le temps, la lumière, la matière, le corps. Comme si, dans ce lieu, le secret de la résistance résidait dans ces concepts.

La caméra DV m'a permis de m'approcher au plus près des choses, de trouver des angles de vue qui ne soient plus seulement à hauteur d'homme, de regarder à travers des brèches, des trous d'aération, d'écoulements...

J'ai voulu cette caméra avant tout réceptrice. Je voulais que ce soit le mouvement du corps des personnages qui induise le mouvement du plan.

Je ne voulais pas introduire ma présence, avec les mouvements de mon corps. C'est pour cela que j'ai utilisé la DV sur un pied ou simplement posée par terre. Quand elle est tenue à la main, ce sont les trois personnages qui filment.

Parallèlement à ce travail sur l'image, une parole se construit, la parole de ces trois femmes, comme des bribes de sensations, de perceptions, de souvenirs, de réminiscence.

10h

Les poètes électroniques d'incidences

Chaque année, les Instants Vidéo en appellent à la joyeuse et grave perturbation des poètes-penseurs-plasticiens-photographes-vidéastes qui épousent les pages des revues. Nous faisons cause commune de leurs insolences et trouvailles.

Depuis plusieurs années, Incidences invite des artistes de la revue à Manosque : Catherine Poncin (photographe), Christophe Galatry (photographe), Sabine Massenet (vidéaste)... Cette 15^e édition des Instants Vidéo sera le moment de présenter une nouvelle collection « le point sur le i » (cd.rom, dvd, support papier) sous forme de chantier achevé ou non achevé, avec les auteurs : A. Strid, Christophe Galatry, Marie-Christine Couture...

Suis allé

Cd-rom de Christophe Galatry et Giney Ayme
Entre 1999 et 2000 il allait à pied en différents lieux plus ou moins espacés. Lieux de visite concrétisés/cristallisés par la rythmique de stèles de pierre (menhirs). Marche empruntant les petites routes de Bretagne enchassées dans des fossés. « Suis allé » est un cheminement « image par image »*, allant parfois jusqu'à la marche perpétuelle. Pièce poétique en deux parties et en boucle. Approche d'une possible division binaire du temps, l'alternance entre la présence sonore de la première partie et le droit au silence imposé à la seconde propose un balancement temporel.
« Suis allé ». D'un point à l'autre.

Ethymologiquement, la métaphore signifie le déplacement [...]. L'homme qui marche est donc un individu littéralement métaphorique, qui fait du transport le principe même de son existence, sa signification. (Thierry Davila dans « les figures de la marche »)

*Travail d'origine photographique.

danser-dormir

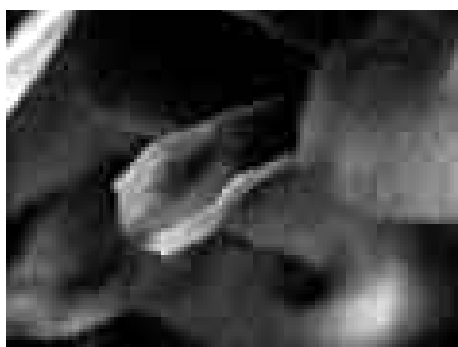
CD-Rom d'A. Strid

En écoutant une source on entre dans « danser ». On assiste aux danses de figurines, d'hommes et de femmes, qui disent comment les humains vivent ensemble. En écoutant les grandes marées, on entre dans « dormir ». Trois doigts dormant dans l'eau, l'œil d'une vache noire : une expérimentation du sommeil dehors avec les vaches, à la rencontre des eaux, ou sur l'aire d'autoroute ; une expérimentation du sommeil au dedans de soi pour ramener quelque chose des voyages de la perception.

Seeing / Hearing / Speaking
de Takahiko IIMURA

de haut en bas :

L'épaulé à Pauline
de Valérie PAVIA
danser-dormir (3)
d'A. Strid
Suis allé
de Christophe Galatry et Giney Ayme



14h

La vie sans commune mesure

Comment filmer le bruissement de la vie ? L'intimité ? Une présence ? Comment écouter l'instant, le temps fugitif d'un instant de vérité et le faire entendre ? Comment parler de soi, de l'autre, sans subir la dictature des sales petits secrets de nos narcissiques épanchements ? Comment dire comment les choses se sont passées, comment elles ont fini par passer et se passer de nous, des autres ? Comment porter un regard vers l'intérieur du corps sans se métamorphoser en caméra de surveillance ? Comment rencontrer le cosmos en filmant le grain de sable posé sur la peau ? Débordement de sens. Surabondance de possibles. Dé-mesure. Dé-rangement. La poésie électronique caresse l'écume des corps.

L'épaulé à Pauline

de Valérie PAVIA (France, 1996) 22'

Où Pauline doit découvrir une histoire que nous avons imaginée... Nous lui répondons que par oui ou par non... Pauline ignore que nous lui répondons oui quand sa phrase se termine par une voyelle, et par non quand elle se termine par une consonne...

C'est bien la société

de Valérie PAVIA (France, 2000) 8'

La vie heureuse

de Valérie PAVIA (France, 1998) 3'

De la séduction

de Valérie PAVIA (France, 1998) 3'

Flow

d'Alexandro LAGADA, Silvia MANTEIGA, Elastic Group of Artistic Research (Italie, Espagne, Danemark, 2002) 4'13

Dans ce travail, le spectateur s'introduit à travers l'écran pour se retrouver lui-même témoin d'une scène intime d'une créature vidéo. Mais à cause d'un reflet dans le miroir, la créature vidéo se rend compte de la présence de l'intrus et se sent gênée par les regards de ce spectateur-voyeur.

Comme des anges

d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2002) 8'

Des anges racontent des nuits d'hôtel... Cinq courtes histoires.

Sexuel donc

d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2001) 2'

Une conversation avec une kinésithérapeute prend un ton pédagogique, presque un cours de rééducation périnéale !

Pirita

d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2002) 1'50

Le chant d'un enfant accompagne une inhabituelle baignade de femmes.

J'étais célibataire

d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2001) 3'

Les images sont celles d'une ville de la Baltique, Tallinn, le son est composé de phrases extraites d'un film « Minu maja on minu maa » qui tente de comprendre le rapport de propriétaires à leur maison.

Madame Soleil

d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2001) 1'22

Un adulte et un enfant lisent un livre intitulé Madame Soleil. Ils rient aux éclats. Madame Soleil n'est qu'un prétexte à cette publication.

Délices

de Gérard CAIRASCHI (France, 2002) 9'30

Délices joue sur l'imbrication d'images qui par la pulsation d'un montage rapide s'entremêlent dans un chatolement graphique et coloré. Fluidité d'images qui associent dans un mouvement lent et continu de la caméra un corps et des éléments de nature. Voyage entre les images, entre deux mondes, voyage que symbolise la présence de poissons, liens entre la surface et les profondeurs inconscientes de l'élément liquide : entre conscient et inconscient.



15h15

Musée des ombres

Conférence et vidéo de Pascal Lièvre

Pascal Lièvre crée des espaces où se rencontrent des langages qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer notamment dans trois vidéos présentées à Manosque cette année : Lacan Dalida, Abba Mao et I love America. Sur un support vidéo, il présentera son travail sur l'histoire de la peinture qu'il a imaginée à travers le regard d'un vampire et qui interroge au-delà du corps la notion même de sujet en représentation. Il propose de vous raconter son parcours, celui d'un autodidacte qui va avec ses difficultés tenter de comprendre les histoires « officielles » dans un travail plastique, et d'en discuter ensemble.

I love America

de Pascal Lièvre (France, 2002) 1'50
Une adaptation décapante d'un succès commercial de Patrick Juvet.

Abba Mao

de Pascal Lièvre (France, 2001) 4'
Pascal Lièvre réalise le play-back de la chanson Abba Mao devant un fond rouge en se maquillant le visage du même rouge. Texte de Mao Zedong extrait de citations du Petit Livre Rouge (Chapitre XXXI, La culture et l'art) ; Musique Abba – Money money.

Lacan Dalida

de Pascal Lièvre (France, 2000) 6'
Sur l'écran, l'ombre d'un homme et d'une femme interprète un karaoké post-mortem. Le texte de Jacques Lacan issu du séminaire VII – Le transfert – est chanté sur une version électronique de – J'irai mourir sur scène – interprété originellement par Dalida. Ce film montre l'articulation des structures de langage entre une musique populaire et un texte issu de l'une des pensées les plus savantes du siècle, mais aussi une mise en scène du transfert psychanalytique spectral.



16h45

Prendre la parole et garder le silence

Photographe, n'est-ce pas au bout du compte se saisir du fruit pulpeux de la vie pour n'en conserver que son indicible saveur ? N'est-ce pas dire quelque chose du monde avec les mots qui nous manquent ? Il y a quelque chose de cela dans l'acte d'écrire un poème électronique. Un pari impossible. Tout poème est une expérience qu'on fait des choses, des corps, et de leur distance ? Filmer, c'est alors reconnaître que le fond de tout être effraie, que sous l'apparence se niche un tissage de barbarie, une promesse de débâcle sous les coups continus du temps. Le poète électronique n'est pas innocent, il cherche à temps plein une ligne de vie tendue par l'exigence d'un gai savoir lucide et parfois un peu cruel. Sa langue embrasse la bouche du silence pour mieux dénuder le brouhaha des discours, du savoir, de la suffisance. Érotisme vertigineux ! Orgueil du désespoir ! Le poète électronique sépare, retranche, casse, inquiète, apporte la peste, va au pire... résiste à l'euphorie de l'évidente clarté des choses et des êtres. Il naît du deuil qu'il se fait du monde. Il dit en même temps un non définitif à l'accablement de toute mélancolie. Il conteste et affirme. Il tranche dans la chair de la langue et creuse le puits du regard.

Au recommencement

de Mario COTE (Canada, 2001) 15'
Il était une fois une large vallée, des ombres, un jeu de ficelle, une encyclopédie, une fenêtre aveugle et l'autre bout du monde. Autant de manières de raconter des situations parfois poétiques, parfois personnelles, avec des images simples, un texte et des sons trouvés. Pourquoi ne pas imaginer de nouvelles formes à partir des ombres sur un mur, faire son cinéma avec de vieilles photos, ou décomposer le mouvement d'un corps dansant pour fabriquer des tableaux ? Voilà autant de manières d'être dans des recommencements sans fin, sans fin.

Dommage

de Pierre-Yves FREUND (France, 2000) 5'46
Mémoire.
Diapositives projetées sur bris de boîtes plâtre qu'agitent des mains d'amis.
Arrêt vain d'un vol d'image.
Dommage.

A los 40

de Gustavo KORTSARZ (France/Argentine, 2000) 7'
L'année de ses 40 ans, un réalisateur enregistre chaque jour son image.

Sur cette photo

de Sabine MASSENET (France, 2002) 6'20
Vidéo réalisée pour le spectacle SHOT, mise en scène par Véronique Caye à la Ménagerie de Verre en janvier 2002. Texte de Patrick Bouvet. A quelques rares exceptions près, toutes les images sont issues d'Internet.

5 puissance 5 ASA

d'Augustin GIMEL (France, 2001) 2'
Fruit d'une collaboration avec Stéphanie Coudert, designer vêtement, cette vidéo propose différentes analogies couture/montage et corps/vêtements : l'écran-matière, la coupe, l'assemblage, les combinatoires...

Le musée des ombres
de Pascal Lièvre

R.V.B.

de Mustapha CHAFIK (Maroc, 2002) 3'
Images médicales transparentes du corps que sont mes radiographies. Un microcosme du morbide, de l'énigmatique, de la maladie peut-être. Envoûtement et hypnotisme, comme si je voulais inventer une thérapie de l'infini, de l'intangible et du rêve contre « une maladie de vivre ».

Seeing / Hearing / Speaking

de Takahiko IIMURA (Japon, 2002) 7'
Une vidéo réalisée à partir de la phrase de Jacques Derrida : « Je m'entends en même temps que je parle ».

Histoire(s) d'y voir

de Sophie Charlotte GAUTIER (France, 2002) 3'30
Un temps d'arrêt sur l'image photographique : Pascal Bastien.

(C'était presque à Berlin) Un Hiver ou un soir

de Cyril ROUGE (France, 2002) 7'50
Un passage dans une ville étrangère dont le personnage ne visite qu'un appartement et ne voit rien d'autre du dehors que ce qu'en offre les fenêtres. Un séjour en boucle, où des bouteilles de bière se vident, des nuages courent, des solitudes urbaines s'entrapercent. Une dissolution dont on ne sait combien de temps elle durera. Dans ce rien, une petite musique vient rappeler que si Dieu s'est retiré de la création et nous a laissés seuls, quelques éclats de lumière et de furtives présences sont un peu d'espoir et de réconfort. Peut-être était-ce une manière de tourner à Berlin en Allemagne, un film inspiré par une certaine pensée juive (celle de Kafka entre autres).



18h15

Itinerrances

Vers quelle destinée s'engagent-ils tous ces poètes électroniques, embarqués dans d'inquiétants navires aux cent mâts ? Ils dérivent. Ils décrivent d'étranges itinéraires. Ils errent dans des contrées parfois effrayantes et hantées par de foutues idées. Ils sont capables, dans un même temps, de construire des images denses et vides, élégantes et brutales, du venu en biais, du bondi à côté. Ils donnent du plaisir et du vertige. Ils déroutent nos approches désirantes. Ils désignent des espaces d'un doigt d'où fuse une brume compacte. Faut-il suivre de tels guides ? Faut-il écouter de tels prophètes ? Comme eux, devenons « itinerrants », énigmatiques. Nous découvrirons alors que le lieu de la vérité (s'il en est) est quelque part au croisement conflictuel de nos expériences inquiètes, de nos chemins inventés, de nos paroles désaisies de la charge du savoir. Un soulèvement « itinerrants ».

The phone box

de Louise BERTELSEN (Danemark/USA, 2002) 5'50
Performance à contre-courant à Chinatown, San Francisco, Californie, USA.

Grenzsteine

d'Ulrike KNORR (Allemagne, 2001) 15'26
Le long de l'ancienne frontière entre les deux Allemagnes s'étendait du côté Est une bande de 5 km de large à laquelle la population avait difficilement accès. La bande son est composée d'histoires anonymes à propos de cette période.

Demens

de Marcelo BRAGA (Brésil, 2001) 4'25
Célébration nocturne enjouée. Un hymne à la lune. Chaque individu a des droits fondamentaux. Le risque de démence a toujours existé. « Être un homo sapiens signifie être également dément ». Edgar Morin.

Times_of_the_signS_1.0/Kyoto

d'Eric SADIN (France, 2002) 12'45
Ce projet développé au Japon s'attache à analyser la production de signes et d'écritures au travers du développement du numérique mais aussi de la persistance de l'imprimé. L'univers urbain de Kyoto offre de multiples imbrications des différents niveaux de lecture. Times_of_the_signS/ est le nom d'une enquête explorant la nature et la portée de la brusque transformation de nos rapports au texte et aux signes, notamment induite par l'extension conjointe du numérique et des réseaux de communication.

de haut en bas :

Abba Mao
Lacan Dalida
de Pascal Lièvre
(C'était presque à Berlin) Un Hiver ou un soir
de Cyril ROUGE
The phone box
de Louise BERTELSEN



à partir de 21h

Les troisièmes tréteaux de la nuit électronique

La nuit est propice aux aventures voluptueuses. Les sens s'éveillent. Là où dans l'obscurité se portent notre regard et notre écoute, naissent des frémissements. La peau des images respire. Tu la caresses. Tes yeux sont devenus des lèvres. Tes mains dansent comme des ombres sur le visage des images. Tu inventes une poésie nocturne parce que tu ne veux pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui.



Radar d'Augustin GIMEL

21h

Concert poépaikronique

Pamela, pour toujours

d'Alain BOURGES (France, 2002) 35'

En hommage à Nam June Paik, l'inventeur génial de l'art vidéo. Spectacle vidéographique et musical comprenant une projection d'images muettes accompagnée par un orchestre sur scène.

En 1973, Paik réalise son œuvre majeure et sextronique, Global Groove. « Global Groove, écrit Jean-Paul Fargier, fait du Global Village de Mac Luhan, une Global Baleine. Un énorme vagin. Le monde est une baleine à l'intérieur de laquelle il n'est plus dangereux de faire de la musique. Pour simuler les futures liaisons par satellites, auxquelles il espère un jour prendre sa part, Paik dresse le spectacle d'une sarabande de corps en érection, en transes, en spasmes, extatiques de plaisir, copulant avec lenteur, suavité, frénésie, secousses lubriques, c'est selon. Charlotte Moorman expose son hymen en plexiglass. Une indienne Navajo hoquette son plaisir. Une coréenne s'excite sur des tambours en les frappant de plus en plus vite à la ronde. Le Living Théâtre partouze à une vitesse sacrée. Les jambes des rockeuses flageolent après l'orgasme. AH, CE CRI D'ASSOUVISSEMENT DE PAMELA SOUSSA A LA FIN D'UNE DANSE ! » Pamela, pour toujours.

Nolwenn Hugain, *Flûte*
Steeve Leray, *Percussions*
Raphaël Michon, *Hautbois*
Hervé Delestre, *Saxophone*
Isabelle Iraola, *Voix*
Hervé Le Bitter, *Contrebasse*

22h

Concert

Renée Pietrafesa Bonnet (Uruguay)

assistée de Liliana ROTTA

El encuentro ou Rencontres toujours rencontres dans la multiplicité des sons et des voix pour piano bande magnétique et lumières

Piano et bande magnétique avec les voix des gens d'ici qui sont encore conscients, et les sons d'une autre réalité possible où la poésie unifie et transforme, mélangés à des sonorités plus crues des voix des gens qui cherchent un chemin, qui perdent l'espoir, qui souffrent, qui partent sans savoir ni où ni comment etc. Renée Pietrafesa Bonnet vit et compose à Montevideo. Enthousiasmée par l'accueil du public de Manosque en 2000, elle a décidé de venir à nouveau partager notre combat poétique. Musicienne exceptionnelle, elle joue tout aussi bien des œuvres classiques, populaires ou contemporaines, Schubert, Brahms, des Tangos Milongas ou John Cage et ses compositions pour « piano préparé ». Elle compose aussi, improvise, dialogue avec le public, poétise la vie, les luttes, les douleurs, les espoirs. Sous ses doigts, un mundo donde quepan muchos mundos (un monde qui contient de nombreux mondes). La musique est un regard. Elle dessine des paysages humains sur l'écran opaque de nos certitudes. Elle disperse le sens avec le souffle du rythme. Elle incarne ce qui disparaît. Elle est la valeur d'usage des vaincus de l'histoire. Renée Pietrafesa puise sa musique dans les ruisseaux de Montevideo. Ces micro-sillons qui serpentent dans la nuit et retiennent les larmes lumineuses des femmes et des hommes qui luttent, transgressent, bricolent des possibles. Toute poésie véritable est une irruption du tragique sensible, une déclaration dans la tension densifiée de sa perte. Et quand tout semble perdu, elle s'envole, elle pille les vitrines de l'arrogance, elle partage le pain et le vin, elle enchante nos révoltes, elle enfante des aurores.

minuit

Tout **rassemblement** de plus **d'un individu** me semble **suspect** (Wolman)

Le corps seul connaît l'enthousiasme, laissons l'âme hors de tout cela. Le philosophe Pascal souhaitait punir le corps parce qu'il est rebelle à l'esprit et empêche toute conversation authentique avec Dieu. Il s'équipa d'une ceinture de fer garnie de pointes à même sa peau. Dès qu'il sentait poindre en lui un plaisir, avec ses coudes il se mortifiait. Le poète électronique au contraire pousse les impressions qui traversent son corps à tourbillonner, à l'enivrer, à lui procurer des vertiges, pour ensuite structurer cette dynamique en images et en sons. Son œuvre est toujours le fruit d'une surabondance de forces, d'un excès de vitalité. Ce qui ne tue pas le poète électronique le fortifie. Il est partisan de l'amour libre. Il déchire tous les contrats de mariage qui signifient toujours que les organes sexuels de l'un sont propriété de l'autre. Il épouse la liberté de l'autre.

Le tueur de l'Est parisien

d'Alain BOURGES (France, 2001) 18'

Évocation du tueur en série Guy Georges.

Contribution à l'étude de la pornographie

de John WARSEN (France, 2002) 5'

Quelques remarques nécessaires à la compréhension de l'envahissement du monde par les images pornographiques.

Radar

d'Augustin GIMEL (France, 2001) 2'

Mise en abyme du dispositif de surveillance. Le mouvement panoramique de la caméra dévoile des territoires neutres. La caméra prise comme objet par une autre caméra s'accouple à ces espaces. L'événement ou le non-événement s'offre en spectacle. Les radars veillent et transmettent.

Ogres

de Jean Paul NOGUES (France, 2001) 7'

Un film d'amour total, donc avec ce qu'il faut d'angoisse et d'étonnement pour être réel. Nicole Brenez

Rangé des arbres

de Pierre VILLEMEN (France, 2002) 6'30

Des arbres aux femmes qui s'effeuillent, d'après un texte du poète Ghérasim Luca.

0h45

La glorieuse incertitude du corps sportif : qu'art de final

Le mot « sport » est un emprunt (1828) à l'anglais sport qui signifie divertissement. Divertir, c'est détourner. L'art est donc un sport, en ce sens qu'il détourne le monde de sa trajectoire suicidaire pour l'orienter dans les zones turbulentes du plaisir. Le poète électronique exige donc « le football aux footballeurs », « les piscines aux nageurs », « les rings aux boxeurs », « les arènes aux taureaux », « les lits aux amoureux », « la mjc de Manosque aux enrégés de l'art »... Alors nous réinventerons la beauté partagée par tous, l'orgasme sans entrave, l'insolite devenue une habitude, et nous rangerons définitivement au vestiaire les habits gris des managers qui nous font vieillir trop vite.

Éloge de la beauté (selon Prévert) :

« Que pensez-vous de mon chimique ?

– De votre physique ?

– Non, de mon chimique ! »

Le corps du poète électronique est chimiquement beau ! Pour preuve, nous dédions cette programmation au poète-boxeur Arthur Cravan.

Les nageurs

de Muriel TOULEMONDE (France, 2002) 10'11

Autopsie de l'effort : où s'échappe l'esprit tandis que le corps travaille ? Vues sur l'entraînement matinal et intensif d'une équipe de natation, dans le bassin extérieur d'une piscine en rénovation à Budapest.

Travail au corps

d'Italo TODDE (Italie, 2001) 14'

Tapis, sacs, travail sont les sujets d'une histoire entre rêve musical et réalité : la musique du souffle des boxeurs de la rue de Prague à Paris. Ce n'est pas une histoire « de boxeurs » mais une histoire « avec » la boxe thaï, moyen pour dépasser ses propres limites, quand le mental prend le contrôle de la fatigue et des mouvements du corps.

1h15

L'homme approximatif

L'individu est un imaginaire. Il procède d'une idéologie qui offre une image de chacun de nous comme absolument autonome, délié des autres et du monde que nous habitons. L'autre apparaît alors comme un figurant ou un accessoire pour nous servir ou nous dé-servir. Les politiciens finissent des actions sociales et culturelles pour, disent-ils, créer du lien entre les individus.

Un leurre. Pas un être humain n'échappe de la toile tendue par l'organisation de l'économie marchande. Nous sommes tous arbitrairement liés, avec une place assignée selon les besoins du rendement du capital.

Le poète électronique est un être approximatif. Il est multiple. Il est transsexuel, transviemort, transparentenfant, transhommeoiseau. Insaisissable. Son économie est basée sur le gaspillage de ses énergies, l'excès en toute chose, l'abondance partagée. Son œuvre est modelée autour d'un vide, d'un indiscernable, d'une passion à la fois aveugle et lucide, d'une présence solidaire et responsable.

Images

de Pierre-Yves CRUAUD (France, 2001) 3'30
Des sculptures prennent vie alors qu'un visage humain tente de s'intercaler entre elles. Un mouvement vibratoire aux rythmes variés traverse les deux écrans et provoque un scintillement des images. Il met à mal la présence des sculptures. Les images apparaissent et disparaissent sous l'effet de cette lumière en mouvement. Nous assistons à une lutte entre la mémoire et la disparition de ces images. En explorant les différents seuils de visibilité, une réflexion sur la rémanence se construit. Est-on plus proche des images ou de leur effacement ?

Le silence est en marche

de Pierre-Yves CRUAUD (France, 2001) 3'30
Des barrières infranchissables limitent l'espace vital de manifestations plus ou moins humaines. Nous assistons au développement de vies déjà réglementées. Des voix se feront-elles entendre ?

Antichambre

de Francis THEBERGE (Québec, 2002) 2'
Un homme est prisonnier de son propre esprit. Nous ressentons son anxiété et sa peur durant l'explosion de son esprit...

I don't know what I want but I know how to get it

de Patrice DUHAMEL (Canada, 2001) 12'
Diverses saynettes agencées en autant de chapitres, mettant en situation des personnages qui, confrontés à la solitude et au vide, subissent des transformations comportementales. Ils cherchent à retrouver l'usage de leur environnement qui apparaît peuplé d'étranges objets dont la fonction exige parfois d'être inventée. Devant l'improbable, ils tentent alors simplement d'être bien et cela ne manque pas de produire des complications.

Estranhas Alegações

de Pedro et Paulo VILELA (Brésil, 2002) 9'15
La nuit, des gens errent pour rencontrer une autre partie d'eux-mêmes. Conte urbain où le superficiel est ce qui importe.

Ballade après dîner

du Festival AIL MOVIE (Maxime BERTHOUT, Marc ASHTON, Ludovic BOYER) (France, 2002) 2'11
Chorégraphie pour corps et cadavres de voitures.

Where is Piggy

du Festival AIL MOVIE (France, 2002) 1'23
Quand une lourde question se pose, le corps rampe.

Couper l'eau

de Frédéric DUMOND (France, 2001) 0'30

Série Y

de Vasco DIOGO (Portugal, 2001) 24'30
À l'origine conçue pour une installation en trois parties, « Série Y » est un concentré de manipulations digitales du mouvement humain dans un environnement rural. Collages, mouvements réversibles, changements de rythme, arrêts sur image..., sont utilisés pour créer une impossible chorégraphie pleine de sensations musicales comme on en a jamais « vues » auparavant.

2h30

Corps insolitaire

A Port-de-France (Martinique), sur la Place de la Savane, trône ridiculement en marbre de Carrare la statue de Joséphine de Beauharnais, fille de colons, épouse de Napoléon. Ce dernier osa rétablir l'esclavage en 1802 pour favoriser les propriétaires terriens et sa belle-famille. Résultat, le peuple martiniquais a décapité l'impératrice de marbre. Le poète électronique salue cette œuvre salutaire, insolite, qui isole le mal au centre d'une parfaite indifférence des badauds. Un art insolitaire est né sous les tropiques. Il faudrait à présent que cette quête permanente d'un insolite radical devienne une habitude sur tous les continents. L'ennui serait alors liquidé sans sommation. La consommation des ménages baisserait considérablement, trop occupés à faire l'amour, à créer, à vivre. « J'ai découvert que la Chine et l'Espagne ne sont qu'une seule et même terre, et que c'est seulement par ignorance qu'on les considère comme des États différents ». Nicolas Gogol

Ou Noue Kon Solex

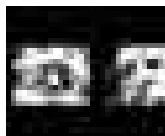
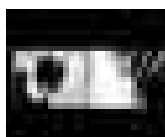
d'Harold SEXTUS (France, 2001) 8'23
La couleur de la peau est un des éléments qui nous caractérise. Comment l'assumer, la vivre ou tout simplement l'ignorer.

White Africa

de Jakob KIRCHHEIM (Allemagne, 1999) 25'
Impérialistes de tous les pays, qu'avez-vous fait à l'Afrique...

Retour chez soi

de Clara CHARDAVOINE (France, 2002) 21'
Une ballade d'Orient-action entre le bassin parisien et le bassin méditerranéen. Le corps est comme un crayon qui dessine dans l'espace... Petit essai d'architecture humaine.



Images de Pierre-Yves CRUAUD

3h30

L'ivresse cosmique

Guy Debord eut un jour cette formule heureuse relatant les effets bénéfiques de l'ivresse pour capter la réalité : « Nous avons bu ce soir-là autant de verres que ce que peut dire comme mensonges un syndicat réformiste un jour de grève sauvage ». Ivre, le corps devient une machine à capturer l'énergie, les flux qui traversent l'univers. Tous ces courants réunis, contradictoires, interconnectés dans un corps, provoquent un vaste orgasme cosmique. La gravitation universelle est vaincue, le corps baigne dans un océan atmosphérique. Il peut alors inventer toutes les révolutions à venir. La puissance est libérée et peut alors se convertir en langage poétique. Le corps du poète électronique cèle, recèle un langage caché.

Zou Ya Zou

de Lan MEI (Chine, 2001) 12'
Ces expériences sont semblables à de petits contes. Zou Ya Zou est une déambulation sur le chemin de sa vie.

Transparent

de Lasse LAU (Danemark, 2002) 7'18
Un film sur la mémoire. Peut-être la mienne. Peut-être d'autres.

La Bonde

de Boris NICOT (France, 2002) 18'
En bas, au pied de la montagne sèche, il y a le lac ; la lumière y projette l'image inversée de la montagne. Beaucoup de gens sont autour du lac, c'est les vacances. Et c'est là qu'un écho revient à des siècles d'intervalle ; un fossile de mythe se réveille, au contact d'un nouveau corps qui se trouvait là pour le « parler »... La tour du relais hertzien lorgne encore jusqu'en bas, du côté du camping où elle semble continuer d'exercer une influence étrange. Elle pourrait bien être utile en tout cas, comme cette célèbre boisson alcoolisée, et servir à chacun de prétexte à sa fabulation : « C'est pas moi, c'est elle ! C'est à cause d'elle, un montage pareil ! C'est elle qui manipule, qui raconte des histoires pareilles ! » Un déluge s'annonce du côté de l'étang de La Bonde, et chacun est libre d'y croire ou non.

Sunny day

de Jan KOZA (Pologne, 2002) 4'
Film d'animation. Un dimanche matin d'un homme d'âge moyen.

Shave yourself

de Monika GRESIEWSKA (Pologne, 2001) 1'35
Un homme essaie de se raser tout seul, mais...

Fire rider

de Monika GRESIEWSKA (Pologne, 2001) 2'10
Un homme veut repasser une chemise, mais il se met à rêver...

Die Kulgen

de Marie-Laure DARBLADE (France, 2001) 8'
Un homme se protège avec des feuilles de papier comme sacrées pour en faire des boules de papier, mais il est vite atteint de paranoïa, ou serait-ce du masochisme. Le sculpteur : Vladimir Skoda.

Pli T Pli Twis

d'Harold SEXTUS (France, 2001) 2'14
Identité, déception, jeu de la vie, appropriation, cette vidéo est un ensemble de questions posées à moi-même.

Mur-mur

de Gilles PINSONNEAUX (France, 2001) 5'
Scènes de vie quotidienne partagées par un split-screen qui trouvent un intérêt quand elles fusionnent.

The World is not enough

d'Harold SEXTUS (France, 2001) 2'30
Le Monde n'est pas assez...

A l'hôpital

de Christelle JACOB (France, 2001) 1'20
L'hôpital télévisuel.

Appel téléphonique

de Christelle JACOB (France, 2001) 2'35
La communication télévisuelle.

Abécédaire (extraits)

de Christelle JACOB (France, 2001) 13'55
Amour. Bigame. Coureur. Harmonie. Kilomètre. Regard. Winchester. Yazilikaya. Z.U.P.

L'interview

de Marie VOIGNIER (France, 2001) 5'30
Monologue schizophrène.

Solo

de Seau HUVI CHAN (Malaisie, 2002) 11'56
Quand tous les nerfs vibrent, je ferme les yeux.



I don't know what I want but I know how to get it de Patrice DUHAMEL

14h

La villa aux milles-barreaux

L'ouvrier Benoît Broutchoux, emprisonné pour fait de grève (1906), remercia par courrier Monsieur le Préfet de lui avoir offert aux frais de l'État un séjour dans une villa aux milles barreaux, près de Béthune... expression joyeuse de celui qui combat pour la liberté. Puissance du corps indomptable. Le courrier commençait ainsi : « Première lettre d'un emprisonné à un emprisonneur », et se poursuivait ainsi : « Mon vieux roublard, si les poètes ont le droit de tutoyer les rois, à plus forte raison des gens du peuple souverain doivent avoir le droit de tutoyer leurs valets ». Nous savons que la prison est une usine à fabriquer de la délinquance. Nous savons que la propriété engendre le vol. Nous savons que le pouvoir génère de la corruption. Le monde marche donc sur la tête.

Des artistes ont osé inventer des situations dans les murs pour permettre à des détenu(e)s de les transpercer. En semant des graines d'imagination, des plantes fabuleuses fleurissent, des végétaux électroniques dansent sur le vide. Et soudain, le monde est remis sur ses pieds. Alors, il danse.

Un visage

de Béatrice DUBELL et Aline MOENS (France/Belgique, 2002) 6'

Document (produit par Les Inattendus de Lyon) réalisé avec des détenus de la Maison d'Arrêt de Villefranche sur Saône, dans le cadre de Télé-ouvertures.

Le clown délire et la scène transpire...

L'épreuve du vide

de Caroline CACCAVALE (France, 2002) 60'
Réalisé durant un accueil en résidence au Centre Pénitentiaire des Femmes de Marseille, avec la complicité du comédien et conteur sénégalais Abdoulaye Diop Dany.

L'incarcération, c'est l'épreuve du vide.

« L'épreuve » au sens où il y a quelque chose à supporter mais aussi à dépasser. Supporter et dépasser quelque chose dont on ne sort jamais indemne : un acte imposé, qui peut, si on le dépasse, conférer une qualité, une dignité. Ce film nous interroge sur ce dépassement. Samia, Annie et Josépha, trois femmes incarcérées deviennent trois personnages : une petite danseuse, un clown et une passagère... Elles nous parlent de la traversée d'un territoire à l'intérieur de la prison ; l'intérieur de l'intérieur en quelque sorte. Un territoire commun à tous dans lequel nous pouvons nous projeter...

(voir aussi page 9)



Safe-way
de Louise BERTELSEN

15h45

Le corps indocile

« Pourquoi les hommes combattent-ils pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ? » se demande Spinoza. « L'étonnant n'est pas que des hommes volent, que d'autres fassent la grève, mais plutôt que les affamés ne volent pas toujours et que les exploités ne fassent pas toujours la grève », s'inquiètera plus tard Wilhelm Reich. Tout ce qui pourrait donner goût à la vie est condamné. Le christianisme nous a enseigné le mépris de la chair et avant lui, des précurseurs tels que Platon se sont évertués à discréditer le sensible au profit du seul intelligible.

Que disait, par exemple, Marc Aurèle de la copulation, cette belle intersubjectivité singulière ?

« L'accouplement est le frottement d'un boyau et l'éjaculation, avec un certain spasme, d'un peu de morve ».

Le poète électronique, quant à lui, indocile toujours, a la rage au corps de vivre et de jouir : un amant passionné de la liberté. Un inventeur de postures. Une étoile filante. Un briseur de stéréotypes.

Un texte qui s'écrit en s'effaçant, qui advient et se dérobe. Un constructeur de centres de formation poly-indisciplinaires. Alors, tous nos corps disponibles deviendront, quelque soit le genre, pénétrables et pénétrant comme le rêve étrange de Verlaine.

Video me, autoportrait

d'Anne TOUSSAINT (France, 1996) 1'
Questionner mon corps pour y chercher une existence... « Tu ne viens jamais me voir ; Qui ? Moi ? ; Mais j'ai du mal à te dévoiler ; Mémoire enfouie dans matière ; Aujourd'hui j'ai enfin parlé ; Les maux ne s'installeront plus ; Aujourd'hui, je n'ai plus mal ; Je parle ; Il fallait d'abord que je me dévisage ; Me Vidéo ; Pour être là »

Femme au foyer

de Viviana MOIN et Patricia MAINCENT (Argentine/France, 2002) 3'30
Une vidéo-performance qui s'intégrera dans un tryptique.

La meuf

de RAMSÀ (France, 2001) 5'56
Sans dessus-dessous.

Nuages

de Nadia KHAVAJA (Pakistan, 2002) 4'
Ciel, arbre, vent, peau, bouche, cils, pieds... Est-ce moi ?

Line up

de Julie-Christine FORTIER (Canada, 2001) 2'
Feu !

Attente, espera

de Joanna EMPAIN (Canada, 2001) 3'47
Temps en suspens, réflexions, souvenirs ; défier l'inaction, désir de fuite. Vivre « son présent ». Réflexion sur l'immobilité et le mouvement d'un corps en attente.

Commotion

de Sébastien PESOT (Canada, 2001) 2'30
Utilisation de l'image de la main de l'artiste comme personnification d'émotions vécues lors de l'année de la création de cette vidéo.

Contretemps

de Patrick HEBRARD (France, 2002) 2'
Un homme marche dans un cercle comme s'il était les aiguilles d'une horloge.

View Point

d'Anita SÁROSI (Hongrie, 2001) 9'
Point de vue sphérique.

17h15

Kino : faites bien avec rien, faites mieux avec peu, faites-le maintenant !

Programmation KINO

présentée par Martine ASSELIN (Québec)

Kino est un mouvement irrésistible au Québec, un souffle de liberté que personne n'avait vu venir et qui bouscule la façon de voir la création vidéo imposée par « l'industrie culturelle » québécoise.

C'est un regroupement de vidéastes et cinéastes désireux de pouvoir créer sans contrainte autre que matérielle. Kino est aussi un nouvel espace de diffusion parallèle, en marge du circuit régulier, où l'écran permet enfin de projeter autre chose que les mégas-productions qui saturent les écrans nord-américains. Créé d'abord en 1999 à Montréal, Kino se multiplie à travers le Québec. Des groupes se créent spontanément dans diverses régions : Québec (août 2001), Charlevoix (mars 2002) et Rimouski (juillet 2002), bientôt peut-être en Gaspésie et en Abitibi, et même outre-mer : le premier Kino-Paris a eu lieu le 3 juin 2002. Kino regroupe aujourd'hui plus de 200 créateurs.

Hamburger Western

de Martine ASSELIN (2002) 2'20

La vie

de Stéphane LAFLEUR (2001) 1'00

Soleil en carton

d'Henry BERNADET (2001) 5'30

Oussama and the Taliband

de François MERCIER (2001) 2'30

Tales from Charlesbourg

de Simon LACROIX (2002) 3'25

Bachelier François VS William Wegman

de François PERREAULT (2002) 1'20

La main droite de mon ex

de Christian LAURENCE (2002) 3'00

Chambre 4024

de Lisa SFRISO (2002) 1'10

L'âme russe

de Catherine THERIAULT et Dominique LAURENCE (2002) 3'00

Le ramasseur de roches

de Jean-François BOUDREAULT (2002) 2'10

Mouton

d'Alexandre ROY (2002) 1'20

Rêve

de Sasha YAKOVLEV (Russie, 2002) 5'55

Wonderful

de Jéricho JEUDY (2001) 4'15

Le procès

de Marco BENTZ (2002) 6'35

Krazy Trisomik

d'Alexandre ROY et Olivier GROULX (2002) 1'00

Mémoires

de Chloé LERICHE (2001) 1'50

Ikonomorph

de Jean-François VALDENNAIRE (2001) 4'00

Phano Jackson

de Martin-Pierre TREMBLAY (2001) 1'00

Opéra gastrique en deux actes décadents

de François MERCIER (2002) 3'30

Ça c'est Laurence

de Philippe FALARDEAU (2000) 5'30

thématique

La ville Le corps La dérive

Une ville n'est pas seulement un lieu que nous habitons. Elle nous habite. Elle conditionne nos comportements. Aucune transformation sociale ne peut s'imaginer sans une transformation radicale de notre environnement. En 1913, El Lissitzky imagina comme projet révolutionnaire émancipateur de construire « de grandes villes suspendues en l'air par d'énormes zeppelins ». En 1919, il fonda avec Malévitch le PROUN (Projet pour l'Affirmation du Futur), et déclara : « Nous nous insérons dans l'espace pour définir la nouveauté révolutionnaire de nos tableaux-architectures. Ce n'est pas une vision mais une manière d'être au monde, une ligne entre le microcosme et le macrocosme, une volonté de faire participer le quotidien à l'universel, d'intégrer l'homme au cosmos ». Finies les villes en état d'asphyxie agrippées à la terre par la force gravitationnelle de l'habitude et de la peur de l'inconnu : des symphonies urbaines, des formes en mouvement autonome ! Finies les équilibres de tensions : des forces en expansion, des projections vers l'ailleurs et le futur ! Un des plus grands artistes situationnistes, Ralph Rumney, a fini ses jours à Manosque dans une indifférence quasi-totale. Il est l'inventeur de la psycho-géographie, de la dérive : technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Autrement dit, si tu pars en dérive dans le bon état d'esprit, tu finis par tomber au bon endroit. Cette stratégie politique est une voie de libération du corps et du mental aux prises avec les règles de circulation et de communication qu'impose tout urbanisme. C'est devenir soi-même une ville volante, débarrassée de l'apesanteur de la raison. Comment filmer une ville ? Comment filmer un corps dans une ville ? C'est autour de ces questions que nous avons bâti les programmations qui suivent.



14h

La rue parcourue

Les grandes villes sont favorables à la distraction que nous appelons dérive. La dérive est une technique du déplacement sans but. Elle se fonde sur l'influence du décor. Toutes les maisons sont belles. L'architecture doit devenir passionnante. Nous ne saurions prendre en considération des entreprises de construction plus restreintes. (G.-E. Debord, Jacques Fillon, 1954, potlatch 14)

Je n'ai pas du tout l'intention de sombrer
d'Augustin GIMEL (France, 2002) 4'45
Magma de béton, de verre et de métal d'où émerge une fente claire, faille-frontière entre obscurité et lumière. Lutte du concret et de l'éthéré.

Je ne sais pas
d'Abdallah ZRIKA (Maroc, 2002) 5'04
Le poète Abdallah Zrika, de séjour à Marseille, erre caméra au poing dans les quartiers de Belsunce et de La Joliette. Il saisit des images à l'improviste. Au montage, il les commente dans sa langue en temps réel puis décide, toujours en temps réel, de déclamer un extrait de « Les murs vides de mon corps » tiré de son recueil « Petites Proses ».

Lettre vidéo 1
de Frédéric DUMOND (France, 2000) 3'

Lettre vidéo 2
de Frédéric DUMOND (France, 2002) 3'20
Comment la rue écrit.

Urban Vidéo, Nice (France)
de Christian BARANI (France, 2002) 12'
« L'urbain est une matière complexe, on ne peut penser la capturer dans son ensemble. Je travaille donc par fragmentations, dans le temps et l'espace, avec des enchaînements de plans très courts et quelques prises longues quand un intérêt, une émotion, suspend le mouvement. Dans la forme, il s'agit d'une sorte d'inventaire-réflexe. Un peu comme fonctionne la mémoire : tout est enregistré, même si peu affleure. C'est pourquoi je filme en « tourné-monté », dans une improvisation permanente. Dans la ville, les corps, les matières et les signes correspondent d'une manière surprenante. C'est le rendu de ces interactions qui m'intéresse ». Propos recueillis par Annie Zimmerman. Urbanisme n°231.

Safe-way
de Louise BERTELSEN
(Danemark/USA, 2002) 1'55
Performance à contre-courant dans le supermarché de Castro district, San Francisco, Californie, USA.

Sept bœufs tapent l'incrust
de Vincent LEVY (France, 1995) 3'20
Deux cartes postales poétiques sur Paris réalisées en collaboration avec le collectif « La charrue avant les bœufs (faut pas mettre) ».

Repérages Bucarest
de Cécile WAUTELET, Stéphane GRANGER
(France, 2002) 14'
Panel d'observation des relations entre hommes et chiens errants en milieu urbain.

Minu maja on minu maa
d'Éléonore de MONTESQUIOU

15h15

La rue vue et entendue

Vivre la ville au point de devenir des civilisateurs de nos destinées. Vivre sa vie au point de construire nos propres trajectoires de pensée. Errer, égarer nos certitudes, désignaliser les rues, au point qu'émerge une ville-laboratoire, imaginaire, aléatoire. Devenir poëboueur et vidéôter du paysage urbain, banques, commissariats, prisons, mac donald's, mairie, églises, voitures. Remplacer le tout par des espaces d'expérimentation de vies nouvelles, d'exploration des sens jusque-là atrophiés, de désintoxication du virus de la consommation et de l'égoïsme. Faire de la ville un visage aimé et aimable.

Emission modulaire 8
du Laboratoire Audiovisuel Modulaire
(France, 2002) 7'
Regards sur la ville.

Le boulevard
de Denis CONNOLLY et Anne CLEARY
(Irlande, 2002) 19'
Somnambule (1'54), Le couloir (1'46), Concrète (1'54), Les feuilles mortes (2'10), Ressort (2'35), Mort d'une blonde (1'32), Noctambule (1'26), Le déluge (2'40), Entre chien et loup (3'07)
Boulevard Barbès à Paris. Construit à la grande époque de Hausmann, il est devenu aujourd'hui un lieu d'insécurité et de la drogue. Déjà atteint par la vague contemporaine de « nettoyage social » qui frappe le nord de Paris, le boulevard est une sorte de délire urbain à la frontière de la zone des 56 ethnies de la plaine du 18^e et de la Butte Montmartre. Toutes les séquences sont filmées d'un appartement situé au 5e étage à l'angle d'un carrefour du boulevard.

12 hours
de Rachel ECHENBERG (Canada, 2001) 7'48
Une femme déambule dans la rue un matin froid d'hiver puis s'arrête soudainement et demeure immobile le reste de la journée. Le monde s'agite autour d'elle, des passants et des voitures défilent, certains s'arrêtent, incluant la police. Les yeux fermés, sa présence est imperturbable.

Rentre chez toi
de Claudette LEMAY (Canada, 2001) 2'40
Un corps immobile confronté à l'agitation, tantôt intérieure, tantôt extérieure.

Richiami (Rappels)
de Monica SACCOMANDI (Italie, 2001) 3'50
Deux réalités se superposent ; la première concerne l'atmosphère intime, un travail individuel (une femme qui brode), la deuxième est une réalité que nous pouvons seulement entendre, celle du quotidien chaotique de la vie en ville, un bruit qui se superpose au silence de la broderie.

de haut en bas :
12 hours
de Rachel ECHENBERG
Je n'ai pas du tout l'intention de sombrer
d'Augustin GIMEL

16h

La ville et la mémoire

Un dicton veut que les murs aient des oreilles. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas la parole. Le poète électronique leur donne une voix. Tandis que la voix se fait voir, l'image se fait entendre. Des choses du passé, les murs n'expliquent rien, ils autrement-disent le présent. Ils ont toujours le dernier mot. Ils installent le manque là où gît l'accoutumance. Toute poésie met à la porte les habitudes, elle garde mémoire de sa liberté provisoire. Elle dit que le lit du souvenir n'est pas un endroit pour mourir.

Minu maja on minu maa
(Ma maison est mon château)
d'Éléonore de MONTESQUIOU (France/Allemagne, 2001) 40'
En Estonie se sont succédées des périodes d'occupation et de courtes indépendances depuis l'époque médiévale. Les occupants sont partis, les maisons se juxtaposent comme témoins de mouvements qui ont construit l'Europe. Mon projet fut de recueillir les histoires actuelles, quotidiennes, et représentations qui font exister ces habitats.

17h

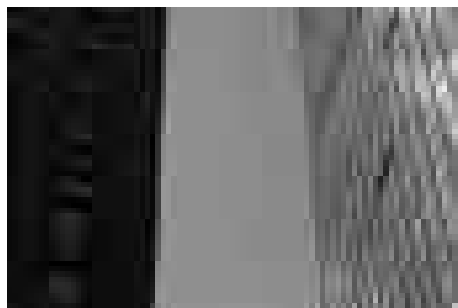
Et comme chaque année

Les dernières vidéo de Loïc CONNANSKI
(2002) 20'

toute la journée

Ateliers-rencontres des jeunes réalisateurs

mardi 12 et mercredi 13 novembre 2002
animés par Sophie Voissement.
Les ateliers pour dé-lier les langues du regard des jeunes poètes électroniques en herbe en vue de la constitution d'un laboratoire rural des nouvelles paroles humaines.



10h et 11h

Le corps, une œuvre au noir

Atelier de création avec des enfants autour de l'exploration du noir. Réalisation : Aline MOENS et Réjane HALLET (L'atelier Graphoui, Bruxelles)
Le peintre Wolman disait que « le génie, c'est de refuser d'avoir du talent ». C'est avancer dans l'obscurité du savoir-faire d'où jaillissent les traits lumineux du génie. Les travaux qui suivent sondent la couleur noire et exposent quelques-unes de ses multiples variations. Le noir est la voie de la découverte, de l'écoute, de la réflexion, du rêve ; le repère des sorcières, des chats gris, de l'oubli ; le masque du soleil...

La cachette

(2001) 2'30

Secrets chuchotés et ambiances de cachette sur film d'animation au fusain. J'ai caché dans une chaussette en dessous du lit une cassette. J'ai filmé ce qu'on ne croit pas. Quand je la montrerai, on me croira.

Mouvement sonore 1 et 2

(2001) 8'

Expérience filmée et improvisation avec des boîtes sonores. Une boîte sonore avec quelque chose de secret dedans. Courir, la secouer, l'écouter dans le noir. C'est un train, un coffre tiré sur le chemin, une danse... Tracer des signaux lumineux dans l'espace noir.

Fabrique de noir

(2001) 8'20

Film d'animation, portraits noircis et improvisations avec instruments. À 2 ans, l'exploration du noir est une petite fabrique. Le geste anime de noir papier et vitre, couvre et découvre. Le visage se noircit devant la caméra miroir.

La sieste

(2001) 4'08

Expérience filmée et improvisation avec instruments. Les enfants explorent, à la lampe de poche, la pièce noire, là où ils font la sieste.

Sorcière

(2001) 6'38

Film d'animation, peinture sur vitre, histoire sonore avec instruments. Six enfants se promènent dans la forêt. La sorcière la plonge dans le noir. L'histoire est racontée 4 fois car chacun la vit à sa manière...

Papa est une ogresse

(2001) 1'

Sable animé au Festival International pour l'Enfance de Sousse, Tunisie, 1996. Sans comment-taire.

Mémoire noire

(2001) 3'46

Fresque au fusain, poème animé et paroles. Il paraît qu'il y a eu une explosion dans la mine. Oublier un souvenir, c'est de la mémoire noire. Un petit-fils de mineur parle de l'oubli.

Quartier de la Goutte d'Or

(2001) 2'

Dessins et paroles. Deux gamins parlent des coins noirs du quartier, la nuit. Mais il n'était pas blanc le chat ?

A la mer Tout est devenu NOIR

(2001) 16'

Improvisations sonores avec des objets. Que s'est-il passé ? C'est le diable qui est venu... ou c'est l'éclipse. Un petit garçon a peint le soleil en noir...

14h

Les ateliers de l'errance

La création artistique sans aventures n'existe pas. Sans elles, rien ne peut faire sensation. Le plus beau reste toujours à voir. L'art n'est pas une ligne de conduite à suivre, mais un champ d'expériences ininterrompues. Il nécessite une connaissance du monde et de la technique incohérente. Gauguin disait « J'ai voulu établir le droit de tout oser ». Le problème que nous avons aujourd'hui à résoudre est celui du sous-développement occidental de l'utopie. Les initiatives présentées ici témoignent que rien n'est perdu, continuons le combat.

D'une rue à l'autre

d'Aline MOENS (Belgique, 2000) 45'

C'est une autre vie. Tu suis quelqu'un dans la ville et tu te trouves dans une autre ville. Une ville faite de rues de Tunis, de Bruxelles et de Dakar. Est-elle imaginaire ? Suivre des jeunes dans leurs trajets, marche, course, errance. Entendre leurs paroles, entrer dans leurs images. Un portrait d'eux, du quartier, de la vie-ville, leur réel imaginaire, leur imaginaire réel. Un atelier de réalisation itinérant. Dans le parcours, les visions prennent corps pas à pas. Se fier au terrain, se confier à ceux qui sont du voyage. Ils se risquent en acteurs de leurs propres scènes et nous défient de les suivre dans leur trajet. Un film ville-trotteur. Un jeu de pistes à suivre.

Carnets de rue

de Béatrice DUBELL (France, 2002) 7'

Documentaire (produit par « Les Inattendus de Lyon ») réalisé avec des élèves du collège Longchambon, dans le cadre d'un Atelier de pratique artistique. Pour filmer des gens dans la rue...

Le voyage du Pyrochore

de Jean-Pierre SOUGY (France, 2002) 4'

Document (produit par « Les Inattendus de Lyon ») réalisé avec des élèves de sixième du collège Les Iris de Villeurbanne. Ma carapace se brise et mon cœur s'ouvre... Le soleil de ses yeux chasse les ténèbres...

Vous êtes ici

de Dominique COMTAT (France, 2002)

Réalisé dans le cadre de l'opération « Un été au Ciné » avec des stagiaires de 13 à 39 ans, et la complicité de Sophie Voissement et Aziz Bouhadjar. Errance, dérive dans la vieille ville de Manosque et ses contradictions.

15h30

Débat / Rencontre pour une coopération des idées et des pratiques

1/ Voir

Pourquoi voulez-vous manger ?

de Pierre MEREJKOWSKI (France, 2000) 18'
Ce film a été produit dans le cadre de l'atelier itinérant organisé par l'Association d'obédience lacanienne « Il faut le faire » durant l'année scolaire 1999-2000 dans les lycées de Sarcelles et de l'Isle-Adam. Le lycéen de Sarcelles :
- Pourquoi tournez-vous ce film ?
- Pourquoi voulez-vous manger ?
(voir aussi page 9)

2/ Discuter

Les ateliers de pratique artistique, un laboratoire pour une pédagogie de la liberté ? Qu'est-ce qui peut motiver un artiste à s'engager dans une expérience de création avec des amateurs (l'amateur est celui qui aime) ? Nous conviendrons que ses motivations peuvent être multiples. Parmi celles-ci, il en est une qui nous intéresse quelles que soient les voies qu'elle empruntera : celle de transmettre, par la pratique, la passion de la liberté ou, ce qui revient au même, la passion de créer.

Notre Constitution prétend que chaque individu naît libre. Cette déclaration pose la liberté comme un état, affirmation qui ne tient pas compte de la réalité vécue par les femmes et les hommes de notre planète. Nous pensons au contraire que la liberté n'existe que dans le mouvement, qu'en tant que processus de libération inscrit dans une situation concrète. Il n'existe que des actes de libération, tout comme il n'existe pas d'état amoureux mais uniquement des actes d'amour. La liberté est toujours une pratique : on n'est libre qu'en luttant pour elle.

Notre réflexion s'appuie sur l'expérience menée par le réalisateur de Zéro de conduite, Jean Vigo, avec cinquante collégiens, précurseur des ateliers de pratique artistique. La fin du film place les jeunes agitateurs comme les vainqueurs d'une petite bataille menée contre les autorités. Pour Vigo, l'école (et par extension tout espace voué à l'éducation) doit être un centre de formation de personnalités libres, et non un lieu de formation à la soumission face aux autorités. Ce n'est pas un savoir qui doit être inculqué, c'est la personnalité qui doit parvenir à son épanouissement. Le point de départ de toute pédagogie doit être de former des caractères souverains.

Samedi 26 et dimanche 27 octobre 2002,
les 4^{es} Rencontres Cinéma et Vidéo organisées
par la Coopérative du Cinéma et du Spectacle
invitent les Instants Vidéo au Musée
d'Art Moderne et d'Art Contemporain.

MAMAC Esplanade Victoires 06300 Nice.
Contact : Vincent Jourdan, directeur du festival
04 93 62 12 84 - ccs06@wanadoo.fr



Je ne sais pas
d'Abdallah ZRIKA et Marc MERCIER



samedi 14h

Programme n°1

Vacances

de Leïla ALBAYATY (France/Irak, 2001) 48'
Je suis parti l'été 2000 avec un ami (Matthieu Ha) en autostop. Avec nous, une caravane, sans voiture pour la tirer : C'est-à-dire que nous demandions à des gens qui avaient une boule attache-remorque à l'arrière de leur voiture, d'accrocher notre caravane et de nous emmener avec eux, plus loin, vers le sud.

Je filmais notre voyage. Les hasards des rencontres, l'attente dans les stations services, Matthieu avec qui je voyageais, les réactions des gens à notre action, les « oui », les « non », l'autoroute... Tout ce qu'il se passait. Nous sommes allés de la Belgique jusqu'au sud de l'Espagne. Les gens à qui je raconte cela me disent toujours :

– Et ça a marché ?

Je réponds :

– Oui

– C'est incroyable !

– Oui, c'est incroyable.

Mon film ne porte pas sur cela. Il s'éloigne de cet « incroyable ». Ce n'est qu'après dix minutes que le spectateur se rend compte que nous sommes en autostop avec cette caravane : avec un couple d'Espagnols à qui nous n'arrivions pas à expliquer ce que nous faisons, « l'autostopa », « la autostrada », puis qui finalement nous prend.

dimanche 16h

Programme n°2

Mourre Nègre...Voix Pâle

de Boris NICOT (France, 2002) 14'
En haut, c'est le Mourre Nègre, c'est le sommet de la montagne sèche. Un berger est là. Il veille sur ses bêtes ; il donne une échelle au paysage. Pas par son corps, mais par sa voix dont la portée définit l'espace de notre rencontre ; l'influence de sa voix est forte sur mes songes de marcheur.

Et il y a autre chose... La grande monteuse, l'échangeuse immobile est là ; elle aussi règne sur les reliefs d'en haut. Elle fait bifurquer l'enchaînement des gestes et des images de marche : c'est le tour du relais hertzien qui signale exactement le sommet, le point de rencontre du ciel et de la terre, là où « ça communique » dans toutes les directions, là où « ça projette » dans tous les sens du terme.

L'hôtel des vies reproductibles

de Pierre-Yves CRUAUD (France, 2000) 3'
La vie privée de plusieurs individus est dévoilée devant des caméras de surveillance installées dans les chambres qu'ils empruntent.

Rotokation nocturne

d'Elaine FRIGON (Québec, 2001) 2'
Une nuit d'insomnie : je me retourne et me retourne tandis que je me dissous avec les images du dernier bulletin télévisé qui font une valse sans fin dans ma tête, une tâche qui voltige dans l'espace... Jusqu'à ce que le son du cadran me délivre.

Hiatus

de Sébastien PESOT (Canada, 2001) 1'
Réflexion sur le manque d'esprit critique du regardant face à la chose regardée.

Rejoue-moi ce vieux mélodrame

de Denis COTE (Canada, 2001) 10'
Tragédie urbaine en mode mineur se déroulant dans une époque où tous les sugar-daddies sont morts. Caméra distante et désintéressée pour un couple d'exclus cherchant à se quêter un coin de paradis.

Sans

d'Anaïs CARUANA (France, 2001) 3'30
Je coupe du pain...

S'en sortir sans sortir

de Patrick HEBREARD (France, 2001) 2'
Un homme, confronté à une porte, ne peut ni sortir ni entrer.

Je ne sais pas

d'Abdallah ZRIKA (Maroc),
Marc MERCIER (France, 2002) 5'04
Le poète Abdallah Zrika, de séjour à Marseille, erre caméra au poing dans les quartiers de Belsunce et de La Joliette. Il saisit des images à l'improviste. Au montage, il les commente dans sa langue en temps réel puis décide, toujours en temps réel, de déclamer un extrait de « Les murs vides de mon corps » tiré de son recueil Petites Proses.

Rejoue-moi ce vieux mélodrame
de Denis COTE

Mardi 5 novembre 2002,
l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence
invite les Instants Vidéo.

École supérieure d'art
1 rue Émile Tavan 13100 Aix-en-Provence
04 42 27 57 35

18h30

Programme n°1

J'aime la guerre

de Frédéric TACHOU (France, 2001) 15'
Un film de guerre psychologique expérimental. Comme tous les enfants, j'ai joué à la guerre, vu des films, des photos, on m'a raconté des histoires. Cette expérience virtuelle de la guerre est composée d'une multitude d'éléments hétéroclites. Informations et images me bombardent et il est difficile de trouver du sens dans tout ça.

Pour montrer ma tentative d'organiser ce capharnaüm depuis l'enfance, il faut entreprendre une sorte d'archéologie de soi-même. J'ai donc voulu un film qui fonctionne par strates. Les interférences entre les différentes épaisseurs d'images, en plus d'indiquer la cacophonie des informations que je reçois de l'extérieur, évoque le mécanisme mental de la recherche et du besoin de sens. Le cheminement à l'intérieur de sa propre histoire est hasardeux. Entre la raison, les rêves, les délires et les fantasmes, il est difficile de tout éclairer. Est-ce que cela doit empêcher d'agir ?

Voilà pourquoi le sous-titre de cette expérience peut se lire de deux manières différentes et pourtant complémentaires : Un « film de guerre » psychologique, ou bien un film de « guerre psychologique ».

Performances poétiques II : Poema sonoro

de Bartolomé FERRANDO (Espagne) 1'28
Artiste-performer, poète et vidéaste qui vit et enseigne à Valencia.

La realtà e la sua ombra

de Jacopo BENCI (Italie, 2002) 20'26
Une danse lente se déroule sur le parquet de bois d'une « boîte noire ». Après une fugitive action quotidienne, la danseuse enlève l'un de ses vêtements, et le remet. Ces deux actions sont à la fois des événements mis en scène et des temps gelés, ce que Emmanuel Lévinas appelait des « ombres de la réalité ».

Vidéo instantanée

L'instantané : idée instantanée, image instantanée, montage instantané. Produire une œuvre par besoin, pour le plaisir de ne pas penser ou remettre en question l'idée. Créer en une journée une œuvre vidéo, scénario, tournage, montage inclus. La joie brute du défoulement. Le goût de se coller à une idée sauvagement, brièvement, pour le plaisir de le faire à ce moment précis. C'est la liberté de l'imparfait, le « sans-fleuriture », l'inégal, le brut. L'instinct créateur.

Easy Cheese

de Martine ASSELIN (Québec, 2001) 2'30
Dans un pays merveilleux, on doit manger des choses merveilleuses !

Éloge de la lenteur

de Martine ASSELIN (Québec, 2'55) 2001
Filmé lors d'un temps d'arrêt dans une journée de fou, pour me laisser aller à contempler la vie...

Pak Sak

de Martine ASSELIN et Henry BERNADET (Québec, 2001) 3'50
Un road-movie pédestre à saveur maoïste. Un hymne à la diversité culturelle. Cette œuvre a été produite dans le cadre de la résidence Kino Kabaret du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal.

Un lundi à Candiac

de Martine ASSELIN et Henry BERNADET (Québec, 2001) 3'25
Qui dit qu'il ne se passe jamais rien dans les petites villes de banlieues ? (Kino Kabaret à Montréal)

Alfred Williamson

de Martine ASSELIN, Henry BERNADET (Québec, 2001) 5'05
Le texte et les images trouvés dans de vieux magazines Time Life se sont mutuellement influencés pour finalement former une histoire cohérente : celle d'Alfred. (Kino Kabaret à Montréal)

Être un kid

de Martine ASSELIN (Québec, 2001) 30''
Être un enfant aujourd'hui, dans notre monde. (Kino Kabaret)

Yoga

de Martine ASSELIN (Québec, 2001) 3'20
Méditation translative. Cette œuvre a été produite dans le cadre de la résidence Kino Kabaret du Festival Images du nouveau monde de Québec.

8 mars 2002

de Martine ASSELIN et Martin VALLIERES (Québec, 2002) 7'
8 mars, journée de la femme. 24 heures de la vie de trois féministes convaincues. (Kino Kabaret à Québec)

La bonne humeur

de Martine ASSELIN et Lisa SFRISO (Québec, 2002) 3'15
Il faut toujours garder sa bonne humeur... Vidéo tournée le dernier jour de la résidence Kino à Québec, tous étaient fourbus de fatigue.

20h30

Programme n°2

La trilogie John WARSEN :

Planète de merde - Aller Simple - La terre de mes ancêtres

de John WARSEN (France, 1998/99) 9'
Science-Fiction en images de synthèse.

pr...pr...,

de Stéphane PICHARD (France, 2000) 1'40
Installation sonore.

1305

d'Augustin GIMEL (France, 2001) 2'
Un film-sténopé comme instrument de mesure de la luminosité. Naissance et croissance de la lumière selon la suite de Fibonacci. Eclipse totale du soleil décomposée en mille feux inconnus.

Peau Pierre

d'Antonin DE BEMELS (Belgique, 2002) 20'
Ce film est fait à partir d'images vidéo prises lors d'une séance photo dans le Palais des Papes à Avignon. Il y avait deux corps nus, un homme et une femme, et tout autour d'eux la pierre. La photographe n'arrêtait pas de parler, leur disant de faire ceci ou cela, de bouger ou de rester immobile. J'étais caché dans une petite alcôve, observant en silence à travers l'œil de ma caméra. Une relation intime s'est installée entre ces corps et le mien, le temps de la prise de vue. Par des moyens électroniques, j'essaie de transmettre au plus près les sensations et significations potentielles que je trouve dans mes images et cherche en vain dans les siennes.

Émission de circulation

d'Olivier BOSSON (France, 2001) 6'30
Une route enneigée est moins propice à la circulation.

Heliogos

de Van MC ELWEE (USA, 2001) 11'40
Trois sentiers de jardin serpentent à travers un labyrinthe temporel. La Terre gravite autour du soleil comme la caméra gravite autour des jardins. Les années se découpent et se superposent au fur et à mesure que la forme-montage tisse sa toile.

Fuencisca Francés

de Paco MORENO (Espagne) 12'
Une installation de la peintre espagnole Fuencisca Francés accompagnée d'un poème phonétique de Bartolomé Ferrando.

Cargo

de Laura WADDINGTON (Angleterre, 2001) 30'
Documentaire, fiction/expérimentale.
Une femme raconte l'histoire d'un voyage qu'elle a fait sur un cargo dans le Middle East.



1305
d'Augustin GIMEL

Vendredi 15 novembre 2002

Film Flamme invite les Instants Vidéo au Polygone étoilé.

Film Flamme, Polygone étoilé,

1 rue Massabo, 13002 Marseille

contact : Jean-François Neplaz, responsable

04 91 91 58 23 - polygone.etoile@wanadoo.fr

18h

Les empêcheurs de tourner en rond

Notre époque politiquement ultra-consensuelle est-elle encore en mesure de nous fournir des œuvres artistiques critiques, militantes, engagées ? N'est-il pas urgent de penser les formes envisageables que pourraient prendre ces œuvres en tenant compte de l'héritage dont nous sommes redevables à d'illustres prédécesseurs ? Comment dépasser la simple dénonciation des injustices ? Comment faire valoir l'affirmation dans la négation, de déceler le possible politique dans la monstration de l'abject ? Comment inventer des voies d'émancipation collective réfléchie et durable ? Un film peut-il rendre désirable la révolution ? Peut-il ouvrir des possibles ? Que peut un film et que peut le corps de celui qui filme ? On ne sait jamais ce qu'un corps peut.

Tenemos la razon absoluta !

de Bruno BARLIER (France, 2001) 1'29

Le capitalisme raconte une histoire en laquelle tous les pays riches veulent croire.

And now here's the good news

de Bruno BARLIER (France, 2001) 32''

Comment des hommes peuvent-ils contrôler le pouvoir en anesthésiant les populations ?

I have to have it

de Bruno BARLIER (France, 2001) 2'10

Et si nos grandes surfaces étaient devenues nos nouvelles cathédrales ?

I looked into his eyes ans saw his soul

de Bruno BARLIER (France, 2001) 1'20

Un journal télévisé est un spectacle, c'est pourquoi les jeunes y trouvent une glorification, une justification de leur quotidien qui prend de l'importance en devenant spectacle. Se voir derrière un journaliste à l'écran est rassurant parce que le quotidien peut « valoir » quelque chose.

Bande-annonce des façons de mourir

de Dominik BARBIER (France, 2002) 2'25
D'après Hamlet-Machine de Heiner Müller.

Still life

de Yann BEAUVAIS (France, 1997) 12'
Sida. Aujourd'hui règne l'indifférence avec parfois de sérieux retours de bâton. Tout va bien !

sans titre

de Christian BARANI (France, 2002) 39'
Népal. Paysages, visages, corps, bruits. Pauvreté. Un royaume. Un peuple. Une guérilla maoïste.

A propos d'Eric P.

de Pierre MEREJKOWSKI (France, 2000) 7'
José Bouvé est entouré de militants associatifs et politiques reconnus et officiels. Il fait la Une de Newsweek. Il est propre. Eric P. se bat contre le creusement du tunnel du Sarnport. Il n'est plus entouré. Il est mal habillé. Il a été interné dans l'asile psychiatrique de Pau.
(voir aussi page 9)

La vraie vie

d'Aziz B. et José Césarini, assistés de Laëticia Martinet (France, 2000) 26'
La vraie vie est un film où le regard et l'émotion sont intimement liés à l'acte de mémoire. La mémoire qu'Aziz nous livre transparait dans le film comme l'énergie qui permet à chacun d'aller de l'avant, de dépasser son histoire, de continuer à chercher. Chercher quelque chose qui ressemble au bonheur qui fuit toujours... Pour nous parler de sa vie, de ses désirs, Aziz fait appel à des séquences de cinéma. Son récit nous interroge sur la puissance des images qui brouille parfois notre perception de la réalité vécue. Une production Lieux Fictifs.



And now here's the good news
de Bruno BARLIER

l'abc de la poésie électronique

*Pour rendre compte d'une conversation entre les mots et les images d'une polémique entre le ciel et la mer :
À qui appartiennent les étoiles ?*

Le Maître mis à nu en un clin d'œil

Le regard du poète électronique ne se contente pas d'observer son environnement, il transforme ce qu'il touche et son rapport au monde.

Un gamin regarde passer l'Empereur et sa cour. Il s'exclame :
– Mais voyons, il n'a rien sur lui.
– Seigneur Dieu, écoutez la voix de cet innocent, dit son père.
Et l'on se chuchota de l'un à l'autre ce que disait cet enfant.
– Mais voyons, il n'a rien sur lui, cria finalement tout le peuple.
L'Empereur frissonna, car il lui sembla qu'ils avaient raison, mais il se dit quelque chose comme :
– Il faut que je défile jusqu'au bout.
Et les chambellans allèrent, portant la traîne qui n'existait pas. Le regard du poète est le regard de cet enfant. Andersen ne dit pas si le roi était effectivement nu.

Valeriano Pena

Autre-voir

La poésie électronique est cet ultime grain de peau de l'image qui transforme le regard.

Il était une fois le cheval de Schilda qui était très sobre et très résistant. Le Maître lui retirait chaque jour un grain de son avoine. Il maigrissait, mais survivait. Lorsqu'on lui retira le dernier grain, il trépassa.
Un changement infime, un grain de moins, seulement un grain de plus en moins, précipite le changement décisif. Il y a eu beaucoup de grains en moins auparavant, aucun n'avait eu cet effet. Qu'avait-il de particulier ce grain fatal ? Ce grain comme les autres, sans qualités, un grain-entre-autre ? Ce qui le différencie, c'est qu'il est l'ultime. La différence est de position, non de substance. Brusque mutation de la quantité en qualité.

Jules Fournier

Éloge du corps

Le corps du poète électronique est imputrescible

Corps-météorite.
Corps-charrette d'étoiles.
Corps-arc-en-ciel.
Corps qui fait l'amour avec les pierres, les métaux, l'eau et les plantes.
Corps chlorophyllique.
Corps-photo-synthèse.
Corps qui négocie sa croissance avec la lune et le soleil.
Corps producteur.
Corps-machine minutieuse.
Corps-machine infernale.
Corps-usine-surchauffée.

Corps-gaspillage. Corps-énergie.
Corps planté de clous.
Corps qui fuit.
Corps qui engendre des flux

Corps-organes. Estomac. Intestin. Poumon. Vessie. Anus.
Corps propre : la mort. Corps-imitation de l'image : la mort. Corps-despote : la mort. Corps-gestionnaire : la mort. Corps de la douce certitude du pire : la mort.

Corps qui restitue le timbre des voix inaudibles, étouffés, disparus : la vie.
Corps-territoire de tous les temps croisés : la vie.
Corps ouvert à tous les possibles : la vie.

Marc Mercier

Lourd est le cercueil des oiseaux assassinés

Le poète électronique affirme qu'une chose est impossible quand on ne la désire pas.

Le 15 janvier 1919, l'Etat allemand fit assassiner Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, celle qui comprenait le langage des mésanges charbonnières.
Le 25 janvier eurent lieu, sur la Frankfurter Allee, les funérailles des deux leaders révolutionnaires. Le cercueil de Rosa était vide et pesant.
Le 13 juin, les ouvriers lui offrirent de nouvelles funérailles après que les eaux de la Landwehrkanal eurent restitué son corps. Les bras devinrent des ailes. La procession, une nuée d'oiseaux.

Deogracias Elvira Sainz

L'œil cosmique

Le poète électronique est un corps galactique enrobé ou empantaloné de nuages. Ses mots s'entretiennent avec le soleil pour former des images.

La découverte de la structure des corps est contemporaine de celles de l'Amérique et de la révolution des planètes.
« L'Univers avance avec sûreté vers la connaissance de lui-même. La vie, c'est l'Univers qui tente de sortir de l'aveuglement et de se donner des yeux – regardez la structure même de l'œil. Ensuite, la vie a regardé le ciel et a voulu voler ; les reptiles ont développé des membranes qui sont devenues des ailes et ça a donné les oiseaux.
Nous faisons partie de la création de l'Univers car ce vaste théâtre du cosmos a besoin d'un public ; et nous sommes ce public.
D'ailleurs, à quoi servirait un Univers minimal qui ne se connaît pas lui-même ? L'Univers veut voir et savoir et vivre pour toujours.”

Ray Bradbury

Le corps délivré

Il y a plus de raison dans le corps d'un poète électronique que dans tous les traités de sagesse.

À un visiteur, le philosophe Descartes montra un veau dans son arrière-cour, et déclara :
« Voici toute ma bibliothèque ». Voici plusieurs années qu'il n'ouvrirait plus aucun livre.
Il disséquait des cadavres d'animaux pour comprendre les mystères de l'énergie qui traverse le corps et cesse avec la mort, dans le dessein d'améliorer la qualité de la vie et sa longueur. Ces pratiques furent considérées par l'Eglise comme une entreprise démiurgique car elles visaient à saisir une vérité qu'on ne trouve pas dans la bible. Alors, on soudoie des miliciens qui gardent les chairs des suppliciés sous l'échafaud, on subtilise les dépouilles des pauvres entre l'hôpital et la fosse commune.

Generosa Ilarri Canaluche

Quelques questions politiques...

... Pour entamer le consensus réactionnaire de notre époque posées par les mots de l'Utopie eux-mêmes en quête d'une bouche pour les prononcer.

Le poète électronique maçonne, crépit, gâche, étaye, lambrisse, plâtre, ravale, scelle, terrasse le HLM des mots qui ne se disent plus, avec la truelle des images aveugles.

Qui, aujourd'hui, sur la scène médiatiquement visible, conteste explicitement la propriété, l'héritage, la famille, la forme juridique bourgeoise, le système électoral et représentatif ? Qui affirme que l'autorité politique doit revenir, non aux privilégiés et à leurs scribes, mais aux ouvriers et aux salariés petits et moyens qui, quoique constituant l'écrasante majorité de la population, sont pratiquement absents, non seulement des lieux de décision, mais aussi de toutes les formes de la représentation, de l'image, de l'évaluation positive de soi ? Qui accepte encore que fonder une vraie justice vaille bien quelques dégâts du côté des nantis et de leurs serviteurs ? Et qui, dans les pratiques artistiques officielles, dramatisent un peu ces évidences critiques ? Il importe aux mots de l'Utopie de montrer que, loin d'être la forme naturelle de la vie collective, le capitalisme libéral est une monstruosité inégalitaire. Il leur importe de montrer que, loin d'être une forme acceptable de la démocratie, le système parlementaire en est la corruption la plus sournoise, parce qu'il présente la continuité oppressive sous la forme truquée d'un choix. Il leur importe, en somme de recréer les conditions d'une liberté intellectuelle et artistique véritable.

Josée Olivari

Guérilla poétronique contre le terrorisme gestionnaire

La poésie électronique colporte des couleurs incendiaires. Elle brosse passionnément le portrait multicolore d'une humanité à venir.

Le monde est aujourd'hui dominé par la tristesse. Cette tristesse est engendrée par un sentiment d'impuissance à transformer une réalité jugée trop complexe. Elle oblige à se soumettre à la discipline de l'économie, de l'intérêt et de l'égoïsme. Ce renoncement à la vie pour survivre isole les individus dans leur petit monde virtuel et inquiétant. Le Maître a besoin de la tristesse des esclaves pour les dominer. Les esclaves ont besoin du Maître pour justifier leur tristesse.
Le capitalisme se nourrit de l'isolement des individus tristes. Il est une machine à produire de la tristesse, de l'impuissance. Il appuie sa domination sur le « bon sens », ce dont il faut toujours se méfier : « Le fondement du constat bourgeois, écrit Roland Barthes dans « Mythologies », c'est le bon sens, c'est-à-dire une vérité qui s'arrête sur l'ordre arbitraire de celui qui parle ».
La poésie est donc l'art du contre-sens, du contre-courant, du contre-temps, du contre-ordre. Je pense qu'en créant, partout où nous vivons, des situations concrètes de vie sous de multiples formes, des liens de solidarité, nous pouvons ébranler les murs qui nous séparent et abandonner notre attitude d'esclave. Résister, c'est créer. Créer, c'est tenir à distance les Maîtres en ne luttant pas seulement « contre » les conséquences mortifères de leurs agissements, mais « pour » la vie : une vie à inventer et une vie qui nous invente. Je pense qu'aux passions tristes nous devons substituer des passions joyeuses, le rire révolutionnaire libéré des angoisses de notre petit narcissisme ou des terreurs de notre culpabilité.

Morea Hila